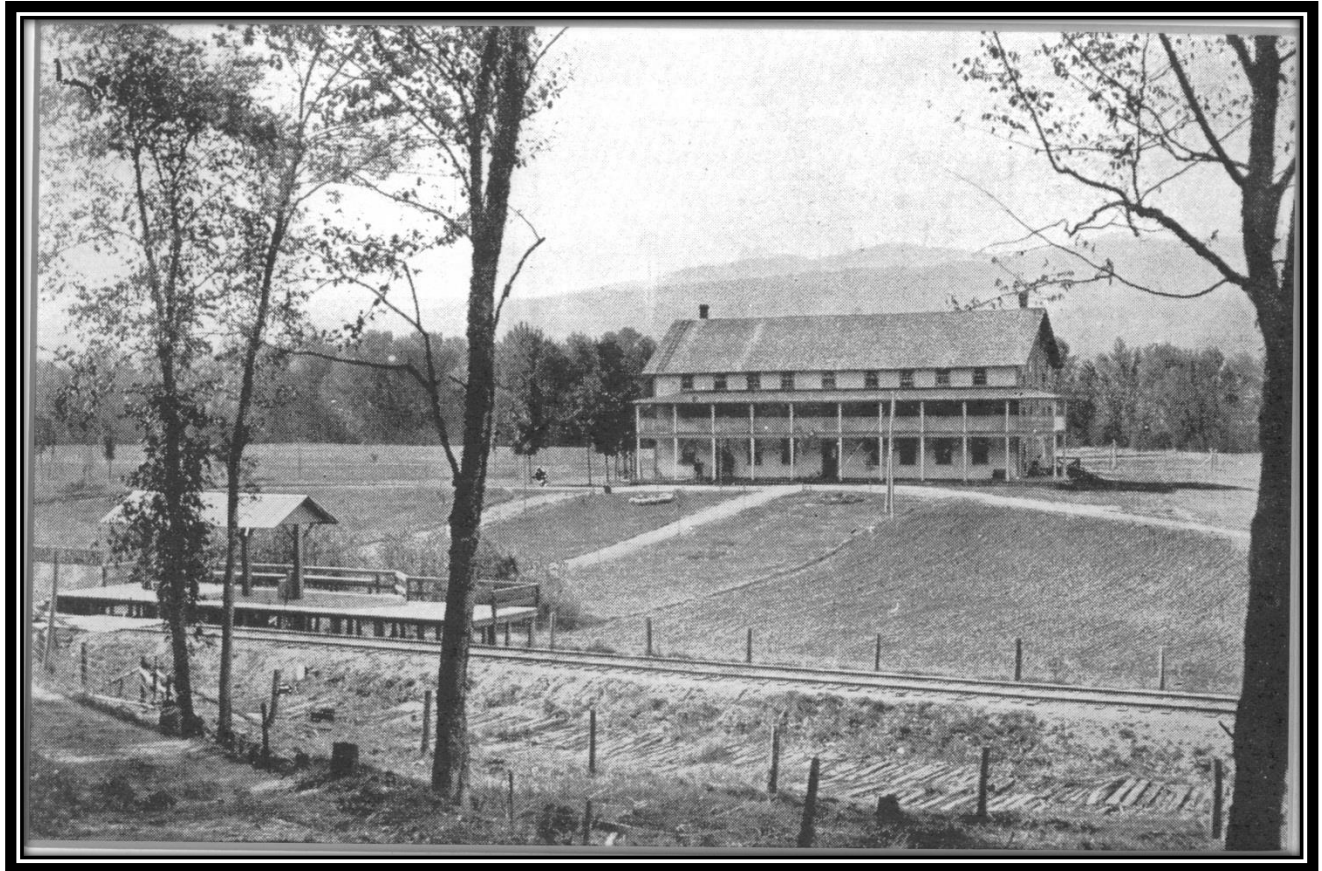


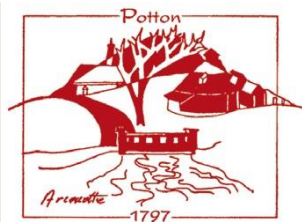
HISTOIRE POTTON HISTORY



L'hôtel Potton Springs, 1875-1934

**Association du
patrimoine de Potton**

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



**Potton Heritage
Association**

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

Journées de la culture à Potton

Organisées par le Comité culturel et patrimonial et la municipalité du Canton de Potton,
en collaboration avec
l'Association du patrimoine de Potton (APP),
Cinéma Potton et le Groupe bénévole municipal de Potton.

VENDREDI 26 septembre

9h – 16h	Bibliothèque municipale	Exposition de peintures de l'atelier de Josette Favreau
10h – 15h	Grange ronde	Sous l'égide de l'APP, exposition : <i>Nos paysages, un bien culturel collectif</i> . Présentations aux écoles de Mansonville
17h – 21h	Maison des jeunes	Projection extérieure par Cinéma Potton du film LEGO, précédée d'un barbecue pour toute la famille. Entrée gratuite, grâce à une subvention du MCC du Québec.

SAMEDI 27 septembre

9h – 13h	Place de la Grange-Ronde	Marché public
10h – midi	Bibliothèque municipale	Exposition de peintures de l'atelier de Josette Favreau
10h – 15h	Grange ronde	Sous l'égide de l'APP, exposition : <i>Nos paysages, un bien culturel collectif</i> . Exposition et vente d'œuvres d'artistes Exposition de photos et d'objets de l'Algérie Kiosque d'information de la MRC de Memphrémagog
11h15 – 12h45		Animation costumée pour toute la famille
14h – 18h	Maison-église Marie-Paule-Villeneuve	Thé littéraire et musical en compagnie de l'auteure Marie-Paule Villeneuve et de la violoniste Natalia Kononova.
16h – 17h30	Église anglicane	Concert de Karen Muzerall (contribution volontaire)
18h – 22h	Salle de l'église anglicane	Souper du patrimoine « à la fortune du pot », organisé par l'APP.

DIMANCHE 28 septembre

10h – midi	Grange ronde	Sous l'égide de l'APP, exposition : <i>Nos paysages, un bien culturel collectif</i> .
13h – 14h30	Place Manson (hôtel de ville, en cas de pluie)	Théâtre de marionnettes : <i>Les petites fenêtres</i> . Fabrication de marionnettes pour les enfants de 2 à 7 ans, Productions <i>Super Hiro</i>
15h – 17h	Hôtel de ville	Cinéma Potton présente le film <i>QUÉBÉKOISIE</i> , v.o.f. et s.t.a. Entrée libre.
17h – 18h		Remise du prix <i>Patrimoine</i> à Hans Walser et du prix <i>Culture</i> à Karen Muzerall. Un cocktail clôturera ces festivités. Gratuit

(Publicité)

HISTOIRE POTTON HISTORY**RÉDACTION – EDITORIAL TEAM**

Éditeur : Association du patrimoine de Potton
 Rédacteurs en chef : Jean-Louis Bertrand
 et Sandra Jewett
 Comité éditorial : Conseil d'administration
 de l'Association
 Révision : Jacqueline Robitaille
 Graphisme : Serge Normand
 Édition Web : Serge Normand
 Impression – Printing : CRM, Magog

ABONNEMENTS : info@patrimoinepotton.org

SUBSCRIPTIONS: info@pottonheritage.org

Prix à l'unité de l'édition imprimée : 10\$

Price for a printed copy: \$10

Histoire Potton History est publiée deux fois l'an
 et imprimée à 100 exemplaires.

Histoire Potton History is published twice a year
 and 100 copies are printed.

Les droits d'auteur sont réservés par les auteurs
 à l'Association du patrimoine de Potton. La
 reproduction partielle des textes est toutefois
 autorisée, à la condition que la ou les sources en
 soient correctement citées. Cependant, les droits
 d'auteur de l'article «Potton Springs Hotel» sont
 réservés à l'éditeur Libre Expression. La
 reproduction totale ou partielle de ce texte n'est
 pas autorisée, sauf si l'éditeur Libre Expression
 en donne par écrit la permission.

The rights to this work are reserved by the
 authors for the Potton Heritage Association.
 Reproduction, in part, of the text is permitted on
 condition that the source is correctly cited.
 However, the copyright of the article "Potton
 Springs Hotel" is reserved for the editor Libre
 Expression. The total or partial reproduction of
 this text is not authorized, unless Libre
 Expression gives in writing the permission.

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 2291-8108

Sommaire

Le mot de la présidente
 A Word from our President 4

Potton Springs Hotel

Jean O'Neil..... 5

Chronicles from the Past

Interviews with Adrien Laplume
 and Simone Boily
 André Lamer 19

**Les énigmes de Potton
 Enigmas of Potton**

Une centrale hydroélectrique à l'étang
 Fullerton?
 Recherche de Jean-Louis Bertrand 30

Contes et légendes – Short Stories

Biography of Lillian Smith Sherrer
 Notice biographique de Lillian Smith Sherrer . 32

Le plâtre magique Jersey
 Lillian Smith Sherrer 33

Halloweens Past
 Lillian Smith Sherrer 34

Chroniques – Chronicles

Recherche de Jean-Louis Bertrand

La démocratie à Potton
 L'élection de 1800..... 35

Lire l'histoire – Reading History

Jean-Louis Bertrand

The Eastern Townships – A Pictorial Record
 Charles P. deVolpi and Philip H. Scowen, 1962
 40

Histoire des Cantons de l'Est
 Jean-Pierre Kesteman, Peter Southam
 et Diane Saint-Pierre, 1998 42

Le mot de la présidente

Notre patrimoine hôtelier

Nous vous présentons à titre d'article principal un écrit du grand auteur québécois Jean O'Neil. Il y évoque avec humour, dans le style d'une pseudo-conférence, le Potton Springs Hotel disparu en fumée, en 1934. Il va sans dire que nous n'avons pas pu reproduire les diapositives qu'il évoque. Nous les avons remplacées par des photos tirées de nos archives. Potton, de 1850 à 1930, fut un haut lieu de villégiature avec de grands hôtels comme le Owl's Head Mountain House et le Château Da Silva. Nous les évoquerons dans nos prochains numéros.

Nous donnons suite à la demande de nos lecteurs anglophones et publions la traduction de l'article d'André Lamer *Rencontre avec Adrien Laplume et Simone Boily*, paru dans le numéro précédent.

Nous avons le plaisir d'accueillir dans nos pages une conteuse hors pair, Lillian Smith Sherrer. Cette descendante des pionniers de Potton, nièce de Robert Jersey, le constructeur de la grange ronde de Mansonville, se souvient des temps anciens et nous les raconte avec amour et un brin de poésie.

Bonne lecture et n'hésitez pas à nous contacter, nos pages vous sont ouvertes.

Sandra Jewett, présidente
Association du patrimoine de Potton

A Word from our President

Memories of our Hotel Heritage

In this issue of *Histoire Potton History*, we are pleased to showcase a work by Jean O'Neil, a well-known Quebec author, and old friend of the Association. In pseudo-conference style, he humorously evokes the Potton Springs Hotel, which went up in flames in 1934. Obviously, it is impossible to reproduce the vivid images Mr. O'Neil evokes. To compensate, we have included some pictures from our archives. From the 1850's to around 1930, Potton was a popular destination for tourists when we had Grand hotels like the Mountain House Hotel and the Château Da Silva. Future issues will feature articles on these places of the past.

This issue contains the translation of André Lamer's interviews with Adrien and Simone Laplume, in demand because this couple is so well-known in Potton. Originally published in French, this article appeared in our 2014 Spring edition.

We are pleased to introduce the work of Lillian Smith Sherrer from Dunkin. She, too, has pioneer roots in Potton, as a niece of Robert Jersey, builder of our Round Barn. Her folksy writing style provides another view to the past. Lillian writes both prose and verse with affection and humour.

With this brief introduction, I sincerely hope you'll enjoy this edition. We hope you might find inspiration in these pages to write some of your own history! We have pages to fill and each of you has a story to tell! Please don't be shy!

Sandra Jewett, President
Potton Heritage Association

Potton Springs Hotel

par

Jean O'Neil

Extrait du livre *Promenades et Tombeaux*,
pages 95 à 115
Éditions Libre Expression, 1989
Reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur

«Mesdames,

«Je suis passé tellement souvent devant cette maison et j'ai passé tant de temps à chercher des noms dans le cimetière de vos ancêtres de l'autre côté de la route que c'est pour moi un grand honneur que d'être invité par la Women's Association of South Bolton pour vous adresser la parole. Si mon émotion dépasse de beaucoup l'intérêt que vous pouvez avoir pour les maigres propos que je vous offre, cela tient au fait que j'ai toujours voulu habiter South Bolton sans jamais pouvoir réaliser mon rêve alors que vous m'enviez peut-être de vivre dans une ville où l'on ne connaît ni son voisin ni son curé ni son pire ennemi. L'une de vous me disait tout à l'heure :

"Voilà déjà quarante ans que, par la fenêtre du salon, je ne vois que la montagne et, à ses pieds, le cimetière où, sur une des pierres tombales, il ne manque que mon prénom, l'année de ma naissance et celle de ma mort."

«Merveilleuse coïncidence puisque notre promenade commence elle aussi au cimetière.

«Madame Burbank, s'il vous plaît. Merci.

«Vous reconnaissez évidemment sur cette première diapositive une vue du cimetière

prise à la sortie de la passe de Bolton. La pierre cassée, au premier plan, est celle de Nathan Hansen mais j'aurai l'occasion d'y revenir. Si je commence par le cimetière, c'est que la plupart de mes figurants y reposent et que c'est la seule photo de groupe que je puisse vous en offrir. Avant d'entreprendre la lecture d'un livre, j'aime bien parcourir la table des matières; avant de revivre un certain passé de South Bolton, j'ai pensé aller chercher par la main, avec vous, ceux qui l'ont créé jour après jour, comme vous-mêmes façonnez le présent.

«Vous aurez déjà remarqué que la télécommande de mon projecteur est défectueuse et que votre aimable secrétaire a gracieusement accepté d'en tenir lieu. Je la remercie et je veux également remercier Marion Phelps, directrice du Brome County Historical Museum, qui a eu l'heureuse initiative de notre rencontre. Bien sûr, c'est sans autorisation de sa part que j'ai soutiré cette photo aux archives, mais je crois sincèrement qu'aucun document audiovisuel sur Bolton ne saurait être complet sans le sourire moqueur de celle qui a été l'âme de la Brome County Historical Society et vos rires me serviront d'approbation, de justification si jamais elle se hasarde à me faire des reproches.

«L'origine de ma passion pour Bolton tient d'ailleurs à une carte de Roy H. Still qu'elle avait fait imprimer dans les années cinquante et dont mon père, journaliste, avait reçu une copie lors de la distribution promotionnelle. J'ai dormi cinq ans sous cette carte que j'avais épinglée au-dessus de mon oreiller. Il me suffira de vous la montrer, voilà, pour vous convaincre qu'il s'agit d'un document extraordinaire : pas une seule route mais partout des Amérindiens, des colons, des trappeurs, des ours, des montagnes, des rivières et des lacs.

«Or, il arriva qu'à force d'excursions sur place ou dans les bibliothèques du Séminaire et de la Municipalité de Sherbrooke, de Sainte-Cécile-de-Milton en haut à gauche jusqu'à Ascot à l'extrême droite et d'Abercorn à Stanhope dans le bas, cette carte n'eut plus de secrets pour moi, à une exception près : Potton Springs. Sur ce gros plan de la carte, on voit très bien, un peu à gauche et au bas du centre, la mention "Potton Springs", un hameau situé quelque part sur les pentes du mont Pevee. Mais, bien sûr, cette carte n'est qu'une agacerie, une bougie d'allumage. Si l'on veut vraiment retrouver son chemin par les sentiers des défentes épopées, il faut alors consulter les cartes topographiques du gouvernement canadien.

«Elles sont d'une précision non équivoque. Celle-ci par exemple, datée de 1954, indique encore le hameau de Potton, la voie ferrée et le chemin dans la montagne, toutes choses qui n'existaient plus depuis dix-huit ans au moment de son impression. Quand on parcourt le terrain avec ces cartes à la main, on se prend à sourire et à croire qu'elles ont été imprimées à l'intention des armées de terre soviétique et américaine, pour les confondre le jour où elles décideront de venir se battre entre elles sur notre pelouse.

«Je n'ai donc jamais trouvé les sources thermales de Potton jusqu'au jour où je me suis pointé le nez au Shaggy Dog Inn à neuf heures, un samedi matin, pour annoncer triomphalement que je cherchais le Potton Springs Hotel. Vous reconnaissez évidemment l'endroit. Le barman endormi qui m'ouvrit demeura silencieux pendant trente secondes. Je croyais qu'il réfléchissait, mais non, il essayait seulement de se réveiller, et quand il estima avoir réussi convenablement, ce fut pour me dire :

"Croyeriez-vous, jeune homme, qu'il a brûlé il y a plus de cinquante ans et que je me suis couché il y a vingt minutes à peine, après

avoir servi un paquet d'abrutis toute la nuit? — J'en suis confus. Ça n'était donc pas ici?

— C'était plus loin à gauche. Attention au chien. Attention au fou, surtout. Il se promène avec un fusil et tire sur tout ce qui bouge. Si vous y tenez, je puis toujours téléphoner à son épouse pour lui dire que vous le cherchez."

«Quand il ferma la porte, je crus entendre un bruit de verres qui s'entrechoquaient dans toutes les armoires du canton de Bolton.

«J'ai retrouvé ce barman, tiens, vous le reconnaissez peut-être, j'ai rencontré ce barman six mois plus tard dans un pub irlandais, le Hunter's Hom, sur la rue Peel à Montréal. Le sourire est dû au pourboire qu'il vient d'apercevoir sur la table.

"N'avez-vous pas travaillé au Shaggy Dog l'été dernier?

— Oui, mais l'odeur du hasch était si forte que j'en ai oublié votre visage.

— Oh, je ne cherchais que les sources thermales de Potton.

— Mais si, je me rappelle. Vous êtes la seule personne qui ait jamais sonné à la porte du Shaggy Dog un samedi matin à neuf heures.

— Je ne vous oublierai jamais."

«Voilà pour les préliminaires et la suite à plus tard. Car, en cherchant l'emplacement des sources de Potton, c'est toute l'histoire de Bolton qui m'est apparue comme un vieux film dont il ne resterait strictement que le décor. Vous savez sans doute que le canton de Bolton doit son nom à la ville homonyme au nord-ouest de Manchester en Angleterre, mais vous ignorez probablement que Potton aussi doit son nom à une localité anglaise. Sauf que, détail amusant, Potton est virtuellement disparu de la topographie britannique et de la nôtre également. Les cantons furent ainsi nommés lorsque la Couronne se mit à

découper des terres pour les offrir aux loyalistes américains. La ligne de démarcation entre les deux cantons a toujours été une source de confusion. Dès le départ, Nicholas Austin, qui s'était vu concéder le canton de Bolton, construisit sa première cabane dans Potton, par erreur, et dut ensuite remonter plus au nord pour s'installer dans la baie qui porte désormais son nom sur le lac Memphrémagog. Même erreur avec les sources de Potton qu'on crut d'abord être les sources de Bolton. On voit les deux cantons ici sur le cadastre, contigus à ceux de Sutton, Brome, Stukely, Magog et Stanstead, dans le sens des aiguilles d'une montre, le tout reposant sur le 45^e parallèle qui les sépare du Vermont.

«Suffit pour la géographie. L'histoire maintenant.

«Nous sommes en 1840 et voici une diligence embourbée dans la passe de Bolton. Ses voyageurs, debout à droite, sont partis de Montréal la veille, en route pour Boston. Ils ont couché à Knowlton et ont trouvé un nouvel équipage ce matin. À l'avant-plan, quatre chevaux se cabrent pour dégager la voiture, et celui qui les commande, Nathan Hansen, vient d'être nommé postillon de la Reine, lui qui était déjà cantonnier, cocher, hôtelier, marguillier, homme de main et juge de paix. Sur la route Montréal-Boston, il est le cerbère de l'étape entre Knowlton et Knowlton's Landing, sur le Memphrémagog, et, depuis la concession du canton à Nicholas Austin en 1791, le progrès est toujours venu de l'ouest, par cette route qui, à vrai dire, n'est route que depuis peu.

«Elle est particulièrement fréquentée depuis douze ans, depuis la découverte extraordinaire de Nathan Mills Banfill en 1828. Vous aurez évidemment remarqué les prénoms et il en est toujours ainsi avec les premiers colons de Brome, tous quakers ou apparentés : Asa Porter, Silas Peasley, Moses Copps, Samuel

Gale, Seth Huntington et j'en passe. Toujours, le prénom sort tout droit de la Bible, ouverte au hasard le matin du baptême, peut-être.

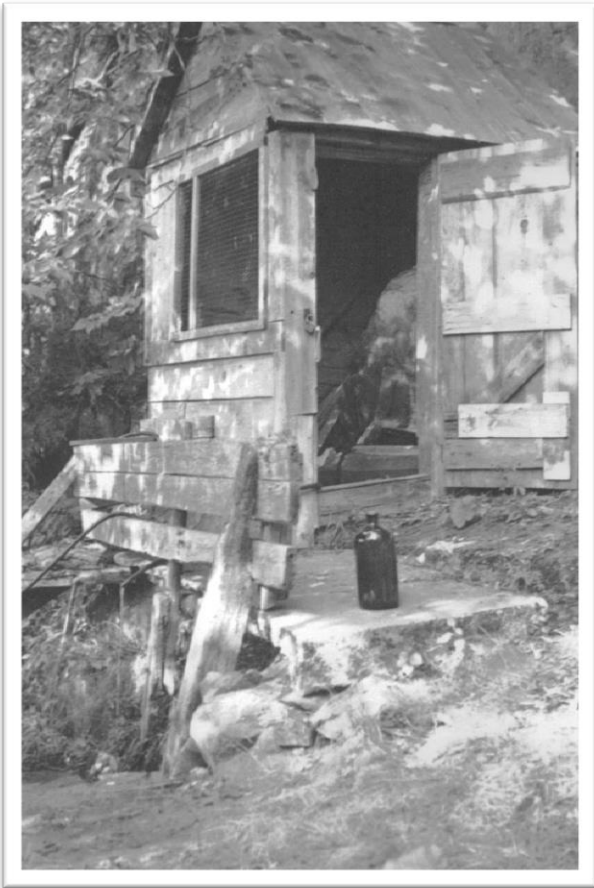
«Par un jour d'été de 1828 donc, Nathan Banfill travaillait dans cette platière entre le Pevee et la Missisquoi, naissante à peine, dont les eaux, issues de marais tourbeux, reflètent une couleur suspecte. C'est en cherchant à boire quelque chose de plus limpide qu'il avisa un gargouillis au pied de la pente, et, remontant le filet d'eau jusqu'à la source, il se retrouva face à ce rocher devenu fameux dans votre village.



**Le col de Bolton,
aux environs de Potton Springs**

«Maintenant, ça n'était plus la soif mais la curiosité qui guidait ce jeune homme de quatorze ans, car l'eau, pour limpide qu'elle fût, pouvait trop pour être ordinaire. En cherchant bien, il trouva les deux autres

sources identiques que l'on voit ici, sources qui ne furent jamais exploitées parce que la première a toujours suffi à la demande.



La source

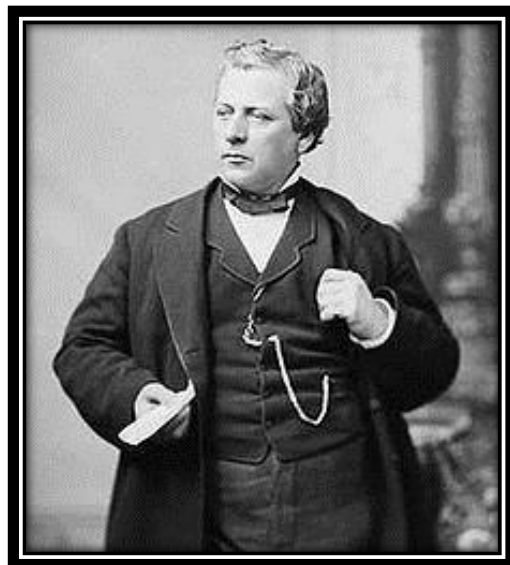
«Non, il ne s'agit pas de Nathan Banfill et ça n'est pas par erreur que Franz Schubert vous apparaît soudain. Je veux seulement vous rappeler qu'il vient de mourir. Toutes, vous avez chanté son Ave Maria au moins une fois dans votre vie. Beethoven, lui, est mort l'année dernière. Je n'en parle ici que pour souligner la différence entre les civilisations. Schubert ne s'habillait pas comme Nathan Banfill, que l'on voit ici vingt ans plus tard, debout près de la première cabane construite pour protéger la source.

«L'affluence était déjà considérable, et Nathan Hansen devait une partie de son aisance à

cette source qu'on disait miraculeuse et qui ne cessait d'attirer les visiteurs à South Bolton.

«Hansen voyait aussi grandir la source de ses difficultés : Lucius Seth Huntington, promoteur industriel et politicien, faisait des pieds et des mains pour amener la voie ferrée jusqu'aux cantons de Bolton et de Potton, annulant en quelques années les efforts d'une armée d'entrepreneurs qui croyaient encore la route supérieure au rail. Hansen n'aura raison que cent ans plus tard quand, sur des routes macadamisées, des camions à fort tonnage emmèneront les débris rouillés de l'Orford Mountain Railway vers les fonderies pour en faire des canons.

«Ce Huntington voit grand. À Dillonton, entre Eastman et Bolton, il possède une mine où le cuivre gît à fleur de terre. Il suffit de le ramasser, de le trier, de le raffiner et de le vendre. Tout ce qu'il lui manque, c'est une voie ferrée pour le transporter aux États-Unis. Qu'à cela ne tienne. Huntington se fait élire député à Ottawa, entre au cabinet, se fait voter des subsides et la voie ferrée est bientôt construite.



Lucius Seth Huntington

«Il en était grand temps, car cette image vous rappelle que la guerre de Sécession vient d'éclater aux États-Unis. Les troupes yankees ont besoin de cuivre pour fondre des balles et descendre les Confédérés. Huntington y voit de près.

«C'est l'époque, aussi, où les Canadiens français envahissent massivement les Cantons de l'Est. Huntington se fait le champion des droits des anglophones, encore majoritaires mais craintifs, et, anglophone lui-même, se sert le premier.

«Le premier et le dernier, semble-t-il, car, sur cette photo prise en 1886, Huntington vit à New York. Il a cinquante-neuf ans et en paraît quatre-vingts. Ses combines ont été dénoncées, il a été chassé du cabinet, battu aux élections et contraint de vivre à l'étranger. Pour se soigner, dit-il. Pour échapper à la justice canadienne, dit-on.

«Mais on ne fait pas de grandes choses pour soi sans que le voisin n'en tire quelque profit. Ici nous sommes en 1872. La diligence de Nathan Hansen est disparue, mais regardez-moi cette locomotive. N'est-ce pas qu'elle a fière allure? Elle vient d'arriver en gare de South Bolton, tout juste ici en bas de la côte. Elle a chargé trois wagons de minerai de cuivre à Dillonton et elle traîne également un plein wagon de voyageurs qui, dans dix minutes, descendront à l'hôtel McMannis. On n'arrête pas le progrès...

«... malgré ce qu'il en coûte. Voici cinq jeunes filles, de South Bolton également, qui travaillent à la mine Huntington. Le train leur permet de s'y rendre tous les matins et d'en revenir le soir même aussi simplement que si elles étaient allées acheter de la crème glacée. De gauche à droite, ce sont Elvira Wadleigh, Abigail Bump, Lizbeth Blanchard, Julie Pothier et Clara Oakley. Elles sont en train de trier le minerai dans un cabanon et c'est là que les a surprises le célèbre photographe William

Notman. En 1976, Marie Lavigne et Yolande Pinard iront chercher cette photo aux archives du musée McCord pour illustrer la condition féminine au siècle dernier dans leur livre *Les Femmes dans la société québécoise*.

«En plus des McMannis, c'est la famille Rexford qui faisait maintenant des affaires d'or en transportant les curistes de la gare à l'hôtel, de l'hôtel à la source et "envoie" donc et encore donc, à l'envers et à l'endroit jusqu'à ce qu'on recommence avec l'arrivée du prochain convoi.

"Bonsoir, Elvira; bonsoir, Abigail.

— Oh, Luther, pour l'amour du ciel, ramène-nous à la maison; nous sommes crevées.

— Montez, mes tout'p'tites, et serrez-vous en dessous des peaux d'originaux, faut encore que j'salue ces dames."

"Au revoir, Mesdames, et revenez-nous bientôt. Bolton, c'est l'air pur et l'eau miraculeuse. La santé, quoi!"

«South Bolton devait perdre un peu de son panache en 1875 quand un hôtel et une gare furent construits au pied même de la source. Imaginez les conversations du village à l'époque. La construction d'une gare de chemin de fer à un kilomètre du village allait ruiner son économie purement et simplement, tandis que le propriétaire de la source allait empocher les profits de A jusqu'à Z. Comme le marché du cuivre commençait à péricliter, la main-d'œuvre locale prit tout naturellement le chemin de la santé elle aussi et le village de South Bolton cessa presque d'exister pour donner toute la place au Potton Springs Hotel.

«Le premier hôtel fut construit sur la platière même où Nathan Banfill avait eu trop chaud. D'ailleurs, "premier hôtel" n'est pas le terme juste puisqu'il n'y en eut jamais d'autre. On ne fit qu'ajouter et surajouter à ce premier

module, jusqu'en 1934 où un incendie vint raser le tout.

«Sur cette photo aérienne de 1980, il ne paraît tellement rien de tout ce brouhaha minier, ferroviaire, balnéaire et touristique qu'on pourrait croire à une supercherie.

«Ou à une invention littéraire, pourquoi pas?



Le premier hôtel

«Voilà, Mesdames. J'aurais déjà terminé s'il ne me restait à vous montrer tout le reste. Comme ce fusil Eidelweiss à deux canons et un seul chien, de fabrication allemande, trouvé le long de la voie ferrée durant la Première Guerre mondiale, ou encore cette photo de Louis Kelsey, quatre-vingt-quatre ans, de Los Angeles, venu refaire sa santé à Potton Springs en 1919. Mais c'est déjà l'heure du thé et je dois m'interrompre, n'est-ce pas, Madame Powell?»

«Vous êtes en avance de dix minutes sur votre temps, Monsieur. Il s'agit de savoir si nos amies désirent poursuivre immédiatement, quitte à ce que nous nous attardions plus longuement ensuite... »

«Aussi bien en finir tout de suite!»

«Yes! Let's get rid of that man!»

«Madame!»

«Allons, allons!»

«L'unanimité semble être faite.»

«Et vous, Madame Burbank?»

«Si j'arrête, je ne recommence pas.»

«C'est l'unanimité, alors. Je continue donc.



Les modules

«Nous voici fin août; dans les fossés, avec la verge d'or et les asters, on croit entendre le premier mouvement de "L'Automne" dans Les Quatre Saisons de Vivaldi. Passé le Shaggy Dog, ça n'est plus un chemin mais une paire d'ornières qui se fauillent entre les mares, puis, au-delà, sur la gauche, apparaît soudain entre les arbres une relique aux fenêtres crevées. La voici. Les chasseurs, les motoneigistes et le temps achèvent de saccager ce qui reste des installations du Potton Springs Hotel. Le seul bâtiment encore debout ressemble davantage à un ancien entrepôt qu'à une salle de bal, et pourtant c'en fut une. Bien que le revêtement extérieur ait disparu en même temps que les vitres éclataient au passage des ans, l'intérieur soigneusement lambrissé démontre qu'on avait apporté à sa construction tout le chic de l'époque. L'estrade de l'orchestre et la piste de danse nous attendent peut-être pour nous rappeler que les curistes trouvaient sur place tous les divertissements qu'ils pouvaient désirer.

«C'est ici également que se rejoignaient les joueurs de cartes, les joueurs de dames, les joueurs de tours, les conteurs, les musiciens amateurs et les enfants, car il n'était surtout pas question d'atteler les chevaux pour aller veiller à Knowlton ni de rester enfermés dans les chambres par les jours ou les soirs de pluie.



La salle de bal

«Ici en haut, c'était le refuge des employés résidants et j'ai bien tort de parler au masculin pluriel. La diapo vous le prouve. Cuisinières, buandières, femmes de chambre, elles couchaient au-dessus de la salle de bal et mieux vaut ne pas se demander vers quelle heure elles arrivaient à dormir. J'ai toujours espéré qu'elles préféreraient descendre et danser jusqu'à la fermeture, à moins qu'elles n'aient choisi l'inconvénient de voyager deux fois par jour entre l'hôtel et le village pour avoir la sainte paix, quelques heures par nuit.

«La diapo suivante, celle-ci, nous présente la même bâtisse vue de la gare. C'est une photo d'époque qui nous montre comment elle s'intégrait bien à l'ensemble des aménagements. Une vaste pelouse la séparait

de l'hôtel afin d'assurer le repos des couchetôt et de rassurer la bonne conscience des fêtards. Dans l'ensemble, l'élégance des lieux tient davantage à l'étendue de la pelouse qu'à l'architecture des bâtiments.

«Le grand événement de la journée, l'arrivée du train, causait tout un émoi. Il y a bien des détails à souligner sur cette photo qui date de 1908. La locomotive à vapeur, immobile, s'est empanachée pour faire plaisir au photographe. Remarquez aussi le débarcadère. Il ne s'agit pas d'une véritable gare, mais tout simplement d'un quai surmonté d'un toit; une installation strictement estivale, comme l'hôtel lui-même. Les toilettes des dames, les calèches ouvertes et, bien sûr, les frondaisons, tout nous rappelle les belles heures de l'été.

«De 1906 à 1920, le train stoppait ici quatre fois par jour. Parti de Windsor Mills, il passait par Kingsbury, Racine, Valcourt, Lawrenceville, Eastman, Bolton, Potton Springs, Mansonville, Highwater et faisait jonction avec les lignes américaines à Troy, au Vermont. Je vous ai dessiné ici l'itinéraire sur la carte. Si le train arrêtait ici quatre fois par jour, c'est que deux convois partaient simultanément de chaque extrémité



de la ligne chaque matin. Ils se croisaient à Eastman, à mi-chemin, à l'aller comme au retour, car chaque convoi rentrait le soir à sa gare d'origine.

«On voit mieux sur cette photo le remue-ménage que pouvait causer l'arrivée du train. L'hôtel n'était tout au plus qu'à deux cents pieds du débarcadère et pourtant on peut compter les calèches, toutes pleines de bagages. La coutume voulait que les femmes et les enfants fassent au moins le trajet d'arrivée en calèche. Les hommes, galants, les y faisaient monter, s'en allaient à pied vers l'hôtel et les y attendaient devant le grand escalier. Alors les cochers criaient à leurs chevaux, un élégant cortège s'ébranlait dans l'allée de gravier et les dames étaient accueillies en grande pompe par les maris qui les avaient quittées cinq minutes plus tôt.

«Voyez, ici, la même chose sous un autre jour.

«Et l'on recommençait le même manège pour le retour, sauf que les enfants avaient perdu tout sens du protocole et allaient s'asseoir au débarcadère des heures d'avance pour voir arriver le train.

«Quel méli-mélo... On ne sait plus qui arrive et qui s'en va dans ce fouillis de robes blanches et de redingotes, mais si vous regardez bien, il y a tout de même une centaine de personnes qui s'agitent ici.

«On aperçoit dans le coin droit une voiture moins élégante que les autres, celle d'Alvin Schoolcraft, celui qui a donné son nom au chemin de la montagne. Sa maison existe encore, sur un beau versant ensoleillé tout l'après-midi, et sans doute savez-vous mieux que moi qui l'habite aujourd'hui.»

«Sa petite-fille Elvira, qui a épousé un professeur de Cowansville. Comment s'appelle-t-il donc?»

«Est-ce que tu parles de Jonathan Lewis?»

«Jonathan Lewis, c'est ça. Ils ont trois enfants et la plus jeune est demeurée, dure épreuve.»

«Ma sœur Patsy l'a eue en orthopédagogie l'an dernier et m'a dit qu'elle faisait des progrès considérables.»

«Tant mieux. Ce sont des gens charmants.»

«Bon. Alors, si on revient à cette photo, on y voit Alvin Schoolcraft qui vient chercher son épouse à la gare, son épouse qui est en même temps la grand-mère de votre petite amie. Madame Schoolcraft rentre de Magog où elle est allée magasiner. Madame Burbank, pouvez-vous remonter de trois afin que l'on



revoie l'itinéraire? Oui, oui, voilà. Alors, Madame Schoolcraft a pris le train à Potton ce matin, est descendue ici à Eastman vers neuf heures trente, a utilisé sa correspondance pour monter à bord du Waterloo & Magog Railway, ce petit serpent sur la carte. Arrivée à Magog à onze heures, elle y a retrouvé sa sœur Polly qui l'a accompagnée jusqu'au train de quinze heures. On revient à Alvin Schoolcraft, s'il vous plaît, Madame Burbank. C'est bien ça. Alvin Schoolcraft est resté dans sa voiture pour ne pas devoir attacher ses chevaux. Son épouse arrive, il descend, prend ses bagages, l'aide à monter et disparaît au plus vite avant d'être pris dans le cortège des calèches. Parmi

tout ce brouhaha, on suppose que son épouse lui apprend les dernières nouvelles, le prix de la flanelle et du coton...

«Parce qu'il y a beaucoup de chevaux sur cette photo, j'ai tenu à vous montrer les écuries telles qu'elles étaient hier et aujourd'hui. La photo d'hier a été prise en 1920. Spacieuses, ces écuries, n'est-ce pas? Une partie, semble-t-il, a abrité des autos plutôt que des chevaux, car, durant les années 20, la publicité de l'hôtel fait mention des espaces de garage et précise que l'on peut héberger le cheval ou l'auto aussi bien que la famille. Les grandes familles de Knowlton, notamment, venaient à la station balnéaire en voiture, en empruntant la passe de Bolton par Sally's Pond, au pied du mont Glen.

«Comme le juge Samuel Foster que l'on voit ici en grand équipage près de l'hôtel McMannis. Le juge Foster, qui a donné son nom à un village et à la montagne voisine, comme les notables de toujours, aimait bien en imposer à son entourage, ce pourquoi il faisait tirer sa voiture par quatre chevaux plutôt que deux comme le commun des mortels. Sa pauvre petite Amy, qu'on voit au premier plan, a dû attraper toute une dégelée quand son père a vu qu'elle avait un doigt dans le nez pour la photo.

«Revenons aux écuries telles qu'on les voit aujourd'hui, partiellement effondrées. Je vais vous dire pourquoi elles tiennent encore debout un tant soit peu. Après l'incendie qui rasa l'hôtel en décembre 1934, la propriété fut vendue à des fins de prospection minière et le nouveau propriétaire, un Monsieur Isherwood, a littéralement rempli ses hangars avec les échantillons prélevés lors des sondages dans la montagne. Les carottes y sont encore toutes bien cordées, étiquetées, et il y a suffisamment de minerai là-dedans pour soutenir

la bâtisse à travers les intempéries pendant quelques siècles. Le bois de charpente sera disparu que la carte géologique des environs sera encore empliée sur le site des écuries du Potton Springs Hotel.

«J'ignore le résultat des sondages de Monsieur Isherwood, mais vous voyez qu'il n'a pas ménagé sa peine.



Les curistes

«Les montagnes de Bolton — Dieu qu'elles sont belles sous cet angle! — ont toujours eu la réputation d'être extrêmement riches en minéraux. Peut-être pas suffisamment pour en justifier les coûts d'exploitation, mais assez pour faire rêver les spéculateurs hier comme aujourd'hui. Pensez seulement à la mine Huntington, où l'on n'avait qu'à se pencher pour cueillir le cuivre à fleur de terre. Cent ans après qu'on eut fermé cette mine, le terril couvre encore plusieurs acres et vous voyez qu'il est resté parfaitement stérile à cause de sa haute teneur en cuivre.

«Ce phénomène, allié à l'existence d'une source d'eau minérale au pied du mont Pevee, était riche de promesses. Une analyse faite en 1925 détaille les minéraux présents dans la source de Potton. Vous voyez comme moi :

sodium, lithium, potassium, magnésium, strontium, fer, soufre, silicium et beaucoup de sels d'azote. De là à croire que tous ces minéraux se trouvaient en abondance dans la montagne, il n'y avait qu'un pas et sans doute est-ce seulement l'abondance qui a failli.

«Encore un hangar, probablement réservé à la basse-cour. Le dernier hiver a achevé d'enfoncer le toit et c'est dommage, car il abrite une relique imposante. Permettez que je vous raconte.

«Quand j'ai fini par découvrir le site de Potton Springs après beaucoup de recherches, car j'essayais d'y arriver par le chemin de la montagne comme me le suggéraient les cartes officielles, quand j'ai fini par découvrir Potton Springs, le samedi du barman au Shaggy Dog, quand j'ai fini par découvrir Potton Springs, j'ai arrêté l'auto tout juste ici parce que les broussailles ne me permettaient pas d'aller plus loin et je me suis dit : quoi maintenant? La végétation a tellement repris ses droits sur les lieux qu'on ne retrouve rien à moins de savoir très précisément ce que l'on cherche. Regardez et dites-moi si vous reconnaissez l'endroit où passait la voie ferrée en supportant un convoi de quinze wagons, il y a cinquante ans.

«Mon amie Nicole, que la question intéressait assez peu, s'est mise à cueillir des framboises pendant que j'étudiais les lieux et, d'un framboisier à l'autre, elle s'est retrouvée, en pleine jungle, au pied d'un bel escalier en ciment qui partait à l'assaut de la montagne comme ça, en cachette. Nous l'avons escaladé, nous avons trouvé la source et j'en reparle dans une minute, mais je veux d'abord vous parler de mon retour. C'est en redescendant l'escalier que j'ai découvert, voici, encore debout, la cheminée de l'hôtel, partiellement cachée dans un bouquet de trembles. C'est ainsi qu'on la voit du flanc de la montagne. Au niveau de la route, Madame Burbank, on vous

croirait chronométrée, au niveau de la route, voyez, on ne la voit plus.

«L'ayant tout de même aperçue, je me suis avancé sur la platière pour y voir de plus près et c'est là que j'ai découvert tout le reste, notamment les écuries et le poulailler que revoici.

«Or, j'avais tellement lu sur le sujet que je ne doutais pas d'avoir trouvé la source et, aussi, la cheminée de l'hôtel, mais j'avais un peu de mal à le croire tant la végétation avait recouvert tout le reste et je furetais de bâtiment en bâtiment ou plutôt de ruine en ruine, cherchant discrètement d'autres indices. C'est dans le poulailler que j'ai trouvé ma certitude. Je ne suis pas certain que vous l'ayez vue de votre vivant, Mesdames. La voici!»

«Ah, mon Dieu!»

«Et moi qui la croyais disparue!»

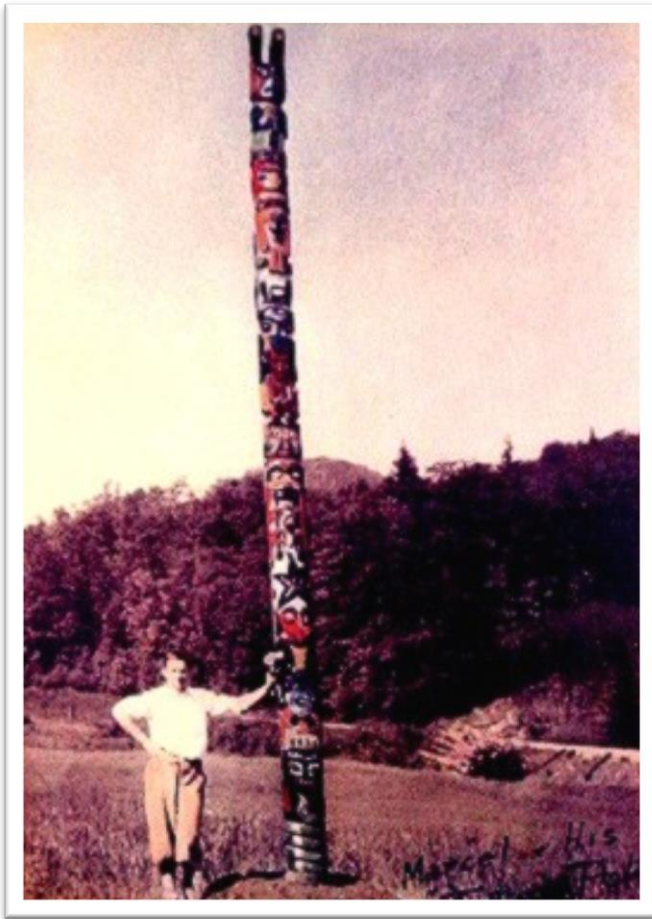
«Comment se fait-il qu'elle n'ait pas brûlé?»

«Eh oui! Votre étonnement me fait plaisir. POTTON SPRINGS HOTEL, une affiche d'un mètre sur douze, m'attendait, parfaitement conservée, dans le poulailler.

«Le propriétaire la posait sur le toit de l'hôtel durant l'été, mais vous comprenez qu'avec ses



dimensions elle représentait un risque énorme pour la propriété lors des grands vents d'automne et d'hiver. Par précaution, on la décrochait à la fin de la saison pour la mettre à l'abri. J'entendais une dame se demander pourquoi elle n'avait pas brûlé avec l'hôtel. Si vous vous rappelez que l'incendie a rasé l'hôtel un 12 décembre, vous avez votre réponse, Madame.



Le totem sculpté par Marcel Larin, fils du propriétaire Francis Larin (1932)

«De nouveau l'affiche, merci, Madame Burbank. Vous aurez reconnu à droite votre concitoyen et actuel propriétaire des lieux. Un mois après ma première incursion, nous sommes revenus ensemble sur le site, nous avons sorti l'affiche du poulailler pour cette photo et nous l'avons ensuite remise à sa place. Je n'ai jamais osé retourner voir ce qu'elle était devenue et je crains que

l'effondrement du toit ne laisse plus de place à la question.

«J'ai dit que nous retournerions à la source, mais, auparavant, un dernier coup d'œil à l'hôtel lui-même, via trois cartes postales. Construit en 1875, l'hôtel de trois étages comportait neuf fenêtres en façade et cinq de côté. À remarquer la véranda, sur deux étages. La carte suivante nous montre l'hôtel soudainement agrandi à douze fenêtres de façade; la carte est de 1918, mais les travaux pourraient bien être de 1912. Pourquoi a-t-on planté un totem devant? Ne me le demandez surtout pas.

«Cette troisième carte laisse entrevoir une partie du terrain réservé aux jeux. Pour mieux comprendre, j'en ai dessiné le tableau suivant...

«La diapo est à l'envers, Madame Burbank. Avez-vous besoin d'aide? Non?

«Une brochure publicitaire de 1917 fait état d'un tennis, d'un croquet et d'un boulingrin...

«... cette fois, elle est sens dessus dessous...

«... et ces jeux avaient été aménagés au sud de l'hôtel, dans les abords immédiats de la salle de bal...

«... ici justement. Madame Burbank, rappelez-moi de vous engager comme apparitrice à la faculté d'histoire.

«Parmi les autres divertissements offerts aux curistes, la brochure publicitaire mentionne encore la bicyclette, les tours d'auto, la pêche en ruisseau et la gravure. Le mot "gravure" m'a toujours intrigué dans ce contexte, car cet art exige un matériel complexe. Probablement qu'on faisait plutôt allusion au dessin ou à la peinture. Pourtant, on disait bien "etching".

«Voici la brochure en question et je vous en lis des extraits pendant que défilent d'autres photos d'époque, des gens que vous

reconnaissez peut-être mais qui me sont généralement inconnus.

«On décrit l'endroit comme l'un des principaux centres de santé et de villégiature en Amérique. Les eaux viennent à bout des maux de foie, d'estomac et de reins qui ont déjoué les meilleurs médecins. Elles sont également merveilleuses pour guérir les maladies de la peau... »

«Oh! Grand-mère Randall!»

«Oui, et Lucinda Perkins. Avec Sara Adams, je crois.»

«... les troubles inflammatoires et musculaires. L'hôtel, d'une propreté absolue, peut accueillir cent soixante-quinze personnes et le tarif est de deux dollars par jour. Des bains chauds sont coulés sur demande, ce qui signifie probablement "avec tarif en sus".

«Et maintenant, Mesdames, nous montons vers la source.

«L'escalier est raide, mais il est plus que centenaire et les marches tiennent toujours alors que le ciment de nos trottoirs ne fait pas vingt ans. On voit ici qu'une rampe en bois accompagnait l'escalier dans la montagne, mais la rampe a disparu bien avant le centenaire. Allons, vous connaissez le chemin tout aussi bien que moi, sinon mieux : après le premier escalier, c'est le sentier jusqu'au second et après le second, c'est le sentier jusqu'à la source. Je dis "sentier" mais je pense évidemment "chemin", puisque les cartes de mon pays m'assurent qu'il existe encore.

«Enfin voici la source et le reste des installations qui l'abritaient et l'entouraient. Pendant les quelque cent années où cette cabane a été fréquentée, des milliers de canifs ont gravé des initiales dans ses planches. J'ai pris des gros plans sous plusieurs angles pour faciliter la lecture, mais tout est illisible ou peu

s'en faut, comme si on avait voulu imprimer les quarante-huit pages d'un journal sur la même feuille de papier.

«À l'intérieur, un dépôt blanc couvre les surfaces, sels minéraux d'une certaine élasticité, due au soufre. Et maintenant, faites vous-mêmes la comparaison entre cette cabane abandonnée dans les bois et le spectacle que voici.»

«Oh!» «Incroyable!»

«*Look at the crowd*».

«*Look at the hats!*»

«C'était si couru que ça?»

«En effet. J'ai essayé de compter et j'ai dénombré environ trois cents personnes sur cette photo. Elle est du 4 juillet 1862. Faut-il associer l'affluence au congé de la fête de l'Indépendance chez nos voisins du Sud? Probablement. Vos ancêtres étaient venus du Sud depuis moins d'un siècle et y avaient encore de fortes attaches sociales aussi bien que sentimentales. Depuis un an, la prospérité du canton de Bolton tenait à la vente du cuivre aux armées yankees, et c'est à un Américain de Derby Line, tout juste de l'autre côté de Stanstead, que l'on a confié la tâche de baptiser la source. Baptiser une source? Quelle expression, quand on sait que c'est plutôt la source qui sert à baptiser! Mais enfin... Monsieur C.F. Haskell est l'un des deux seuls personnages que je puisse reconnaître ici. L'autre, un peu à gauche, c'est Nathan Banfill, que vous avez déjà vu, plus jeune. Haskell est celui à qui on a demandé de trouver un nom pour la source. Forcément, c'est celui qui est debout, avec son grand chapeau blanc sur la tête. Est-il en train de parler? A-t-il terminé? Va-t-il commencer? Je l'ignore.

«À quarante-huit ans, je trouve que Nathan Banfill est encore beau, sauf qu'aujourd'hui, dans l'ombre de Monsieur Haskell, il n'existe

presque pas. Si ça n'est déjà fait, Monsieur Haskell va vous annoncer que la source s'appellera désormais "The Mount Pleasant Spring".

«Le nom fut aussitôt inscrit aux archives pour être aussitôt oublié par le commun des mortels.

«Ce qu'il faut retenir de cette photo, on le voit encore mieux sur la suivante, ce sont les dimensions de la terrasse construite autour de la source. Tout en madriers et solidement appuyée sur des pieux plantés dans la pente. Elle fait environ quarante pieds par cinquante — êtes-vous aussi mêlées que moi dans les pieds et les mètres? — et les banquettes construites à même le tablier tiennent lieu de garde-fou. Plus tard, on démolira cette terrasse pour construire le réservoir dont voici les ruines, et, ensuite, croyez-le ou non, on reconstruira la terrasse par-dessus. Telle quelle.

«On ne se demande pas si l'hôtel avait de la difficulté à s'approvisionner en eau thermale. Avec un réservoir situé à cent pieds au-dessus des baignoires, on avait une pression de rêve. Mais encore fallait-il que le réservoir se remplisse et c'est la nuit qui y pourvoyait, car, le jour, la consommation dépassait de beaucoup le débit de la source.

«Les vertus curatives de cette eau miraculeuse attiraient les gens de partout. Aujourd'hui encore, on me dit que pas un enfant de South Bolton ne passe à la maison sans repartir avec son cruchon d'eau minérale dans sa valise. De 1919 à 1922, les registres de l'hôtel identifient des visiteurs d'Edmonton, du Maine, de la Californie, du Missouri, de l'Illinois, de Boston, de New York, de Paris, de Plymouth et de Londres en Angleterre. Inutile de vous dire, Mesdames, qu'on venait également des environs, Brome, Mansonville, Granby, Waterloo, Sutton, etc.

«Puis l'affluence cessa sans qu'on sache trop pourquoi. J. A. Wright vendit la propriété à un Monsieur F. Larin vers 1930, et, quand elle brûla en 1934, tout le village parla d'un incendie criminel destiné à récupérer les assurances.

«Il n'y eut jamais de preuves.»

«Ah! vous dites ça!»

«Je suis bien obligé de dire ça, Madame. Je n'en ai pas trouvé.»

«Ah! Cherchez pas!»

«J'ai dit que la propriété avait été rachetée à des fins de prospection minière, puis, au cours des années, un restaurateur montréalais voulut s'en porter acquéreur pour relancer la station balnéaire et touristique. Le Premier ministre du Québec s'y opposa de façon bien involontaire. Le restaurateur s'appelait F. A. Roncarelli et, en lui retirant son permis d'alcool parce qu'il aidait financièrement les Témoins de Jéhovah, le Premier ministre l'accula à la ruine.

«Le voici, Maurice Duplessis. Il avait le nez si long qu'il l'a même trempé dans les eaux de Potton Springs.

«Et c'est ainsi que finit l'histoire du POTTON SPRINGS HOTEL.

«Abandonnée à son tour, la voie ferrée fut arrachée en 1936. Les aulnes ne demandaient pas mieux que de prendre la place et voyez comme ils la prirent.

«Mieux encore, voyez, sur cette photo de 1910, une modeste haie de thuyas qui orne le devant de la propriété le long de la voie ferrée. Les petits conifères ont trois pieds de hauteur, peut-être?

«Voyez-les ici. Cinquante pieds de hauteur, au moins. Parasitée par les trembles, les frênes et quelques bouleaux, la haie demeure le seul

témoignage vivant d'une époque révolue. Avec, bien sûr, celles d'entre vous qui pourraient avoir le même âge. Mais je ne crois pas les voir ici. Sans doute sont-elles restées à la maison. À moins que, déjà, elles soient ailleurs, là où il ne manque rien d'autre qu'une date et un prénom sur les pierres tombales.

«C'est à dessein que je reviens là d'où je suis parti. Vos ancêtres qui dorment ici ont apporté au Québec le charme paysan de la Nouvelle-Angleterre et un peu de ce génie mécanique qui a créé la révolution industrielle et touristique en Occident. Si vous regardez bien, l'ombre des pierres tombales est plus longue sur cette photo que sur la première de la série.

«Est-ce le soir ou le matin?

«Non, Madame Burbank. Il en reste encore une, la dernière.

«Voici.

«La source.

«La source, elle, coule toujours.

«Merci.»

Applaudissements polis, murmures, mouvements de chaises et parfums de thé sur des bruits de sandwiches.

La surprise d'un lecteur

Habitant sur le chemin Schoolcraft à quelques kilomètres de la source de Potton Springs, je fus fort intéressé par ce récit de Jean O'Neil. Tout au long de ma lecture, j'avais l'impression d'assister à la conférence en compagnie de ces vénérables dames d'un hameau voisin. Je décidai donc de communiquer avec l'auteur en espérant avoir la chance de voir les nombreuses diapositives qui agrémentaient son récit.

Or, par un heureux hasard, j'apprends que l'Association du patrimoine de Potton invite, à son tour, Jean O'Neil à prononcer une conférence à Mansonville ayant pour thème : Potton, une fascination permanente.

Le 19 juin 1998, j'étais donc présent et empressé de faire ma demande. Par politesse, je décidai toutefois d'attendre la fin de la conférence pour aborder mon auteur préféré.

Oh mais quelle surprise! Voilà que ce conteur merveilleux nous explique que les diapositives n'existaient pas et que même la mise en scène auprès des dames de South Bolton était imaginaire!

Nous avons néanmoins choisi d'illustrer ce récit avec des photos puisées dans les archives de l'Association du patrimoine de Potton, en espérant que Jean O'Neil sera ravi de ce nouveau scénario!

*Serge Normand
Potton, septembre 2014*

Le texte de cette conférence du 19 juin 1998 a été publié dans HISTOIRE POTTON HISTORY (volume 1, numéro 1, printemps 2013).

Il est accessible en version numérisée
au menu
PUBLICATIONS
sur le site Web

www.patrimoinepotton.org

Chronicles from the past...

Interviews with Adrien Laplume & Simone Boily

by

André Lamer

**Translation by Sandra Jewett,
revision by Ann Power**



Adrien & Simone

If one day, you find yourself before an audience of 100, the easiest subject to talk about is your own life.

Adrien Laplume

Introduction

The Laplume family name in Potton is instantly recognized. For nearly a century, this family has played an important role in the social and economic life of our region. Their enterprising, independent spirit, creativity and dynamism seem to be family traits, handed from generation to generation.

We were privileged to interview Adrien Laplume, the patriarch of this family, and his wife, Simone Boily, who have very kindly sifted through a lifetime of memories to share their life's story. In speaking of good times and bad, they have generously given colour and texture to life in a different era in the Township of Potton, for which collective memory fades.

At the ripe age of 96, Adrien has a remarkably good memory: in the course of our conversations with him, he cited facts and figures relating to the cost of living, the salaries, and of how things were done in the first half of the last century. The present article deals primarily with Mr. and Mrs. Laplume's earliest years, from 1919 to the end of the 1940's. Perhaps someday their children will tell us the rest of the story.

1919 – Adrien's father comes to Potton

In May 1919, Marcel Laplume and his wife, Parmélie Joyal, along with their family of four sons and two daughters, left Saint-Marcel-sur-le-Richelieu to begin life in Potton. Adrien Laplume was then but two years old.

Here they bought a 135-acre farm at the foot of Bear Mountain, at the very end of the road bordering Vermont, now called chemin Laplume. The farm came with its twenty milking cows, two horses and the various pieces of equipment necessary for farming in those days. Adrien recalls that the landscape was a little more open than it is today. Their new home was spacious and at first the family used only the main floor of the building.

Adrien tells us that, although there was no electricity at the time, the house was supplied with running water. He tells us that many springs and veins of water are found on nearby Bear Mountain that supplied drinking water for a well, which was lined with stone and located at a distance of fifty feet slightly above the house. Water was so abundant that the well always overflowed. The installation of lead piping permitted a gravity-fed supply to the house, as well as to a cement tank in the barn, used for the overnight storage of fresh milk and cream before shipment.

The same system is still used to supply the new home which son Raymond subsequently built, only a few feet from the old house. Of course the water line is more modern and not prone to freezing, which was always a danger in the winter. To prevent this inconvenience in days gone by, the pipe carrying water was inserted into 6 foot "sleeves" of hollowed wooden beams, which were fitted one into the other and buried. Adrien recalls that these comparatively short sections wooden pipe sleeves were actually practical to maintain or repair. He reminded us that great care was always taken in the winter to leave a water faucet open at all times.

On March 4, 1923, only a few years after the family's arrival here, Adrien's mother died of complications from the difficult birth of her 10th child. Adrien was only six years old. Other family members, who had chosen to live in the States, pressured Marcel Laplume to move closer to them, but he stubbornly refused and remained on his farm with his young family. Four years later he remarried, to Joséphine Arpageau from Saint-Aimé, near Richelieu, and continued to farm until 1936, when son Adrien bought the family farm.

On August 12, 1963, Adrien's father, Marcel Laplume, and his wife were tragically killed near Saint-Marcel-sur-le-Richelieu in a car accident which also took the life of Marcel's brother and wife.

Dairy farming

In the years around 1925, Marcel Laplume sold the milk from his 22 cows to a creamery in North Troy, Vermont. The market here in Canada was limited and cross-border controls less stringent. Milk could be sold to the States for a much better price than available here. For example, 100 pounds of milk then sold for \$1.00 in Quebec, but the equivalent weight brought \$5.00 from our neighbours to the south. The choice was clear!



The Laplume farm, circa 1920

At about 8 years old, Adrien helped his older brother deliver the Laplume's milk to the North Troy Creamery in a horse-drawn wagon. In time, neighbouring farmers took turns with the task. On the warmest summer days small ice chips were added to the cans. Although this diluted the milk slightly, it was a necessary precaution. Often the four-mile trip to North

Troy was made in the coolness of very early morning. Adrien tells us that the good days ended when the U.S. introduced laws prohibiting the sale of milk coming from Canada.

Adrien's father then bought a milk separator, as did several of the neighbours. This new machine, cranked by hand, allowed the separation of 22-23% rich cream from the whole milk. The skimmed milk was then fed to pigs and calves, who would drain the pails and nuzzle hungrily for more. Care had to be taken not to overfeed calves with this milk, for the consequences could have been fatal to the animal, although Adrien did not explain why.

Adrien recalls that cream was then sold to an Eastman creamery for processing. It was shipped by train, popularly known as "The Peanut", which left North Troy to the station in Mansonville, thence to Eastman and on to Montreal. At the platform in Mansonville, farmers loaded their cream cans onto the Peanut, which carried not only passenger traffic but also transported wood, animals, produce, meats and the like. Adrien recollects wrapping veal carcasses in burlap bags for shipment and covering these with animal hides to protect from flies. The six-car Peanut provided a valued service to the local population until April 1st, 1936 when Canadian

Pacific shut down the twenty-three mile trunk line between North Troy and Eastman.

In 1930, Hormidas Lafrenière opened a creamery on Clay Hill Street, in Mansonville. Farmers would bring their cream every two or three days to this creamery, where mostly butter was made.

Clay Hill Street in Mansonville was renamed over the years: it has been called Creamery Street, Bridge Street and now it is known as rue Joseph-Blanchet. The old creamery building still stands at #7 Joseph-Blanchet.

Speaking of cream seemed to evoke memories of homemade ice cream, for which Adrien has particular affection. He spoke fondly of the family's hand cranked ice cream maker; an apparatus consisting of a large wooden pail with an inner leak-proof canister and a cranking mechanism to which the canister was attached. Rich cream, eggs, sugar and flavouring were mixed and poured into the canister for churning. Wooden paddles or dashers resembling an eggbeater were inserted into the canister; the top tightened and the whole secured into the outer bucket. Crushed ice and rock salt were then layered to fill the apparatus. An hour or so of persistent cranking would mix and freeze this mixture into a delectable treat for every one.



The Mansonville railroad station

Childhood memories

Adrien learned to help out on the farm from a young age, especially in the summer when there was much to be done. It was his job to bring in the kindling wood for the cook stove, to bring the cows from the pasture to the barn for milking, to pick potatoes in the fields, weed the garden, pick berries and so on. One of the first jobs he remembers being given was to hold or immobilize the cow's tail to keep it

from switching unexpectedly into the face of the person milking cows by hand, of course! When Adrien couldn't manage to keep up, the tail would be immobilized by attaching it to the cow's foot until milking ended! An essential intervention!

He remembers that there was far more time for playing in the winter! After a snowstorm or when the roads were icy, the children built snow forts or igloos, or better yet – went sliding! According to Adrien the best place to slide was from high on the hill beside Province Hill road, by the Ducharme house, now belonging to Serge Losique. From there, he says, they could slide to the curve leading to Laplume road, a long run of several hundred feet, where braking was often necessary when the roads were icy. Adrien recalls that the sled runners were made from the staves of molasses barrels. (Molasses was often added to hay for mineral value and to make poor hay more palatable!) These barrel staves were already curved and narrowed at either end, making ideal runners for the homemade bobsled.

Province Hill School #4

Forty-eight students from Grades 1 to 7 were crowded into the one room school once located on Province Hill road, a little to the east of Laplume road. It was built on a piece of land belonging to Antoine Ducharme, who maintained ownership of the land and never sold it to the Municipality, Adrien informed us.

Every day that there was school, Adrien walked to the schoolhouse where he attended class for about four years. Charlie Côté's wife was the teacher, and was paid \$20 per month for her work. Charlie Côté was the local handyman.

Adrien remembers splitting wood for the teacher when he was older. Some French Canadian families who lived in the States, but

close to the border sent their children to this little school so that they could be educated as Catholics in a French school. However, on Sundays, these newly minted American children went to the Catholic Church in North Troy, in order to better integrate into their own community.

Around 1955-56, the one-room schoolhouse was phased out in favour of a more centralized education in one school. Adrien noted that better road maintenance allowed this centralization. Only then did it become practical to bring all the children by bus to Notre-Dame-des-Lumières, the French school, or to Mansonville Intermediate School which was the English one. Around that time, Adrien successfully bid on the school bus contract and kept the job for ten years.

Regrettably, no trace of Province Hill School #4 remains.

The world of work

Adrien was initiated very early into the working world and learned rapidly to become



**Cost \$300 US in the years 1920,
approximately \$3500 US in 2014**

autonomous. As an adolescent, not only did he work on the family farm but also for the neighbours, when they needed him.

At 16 year of age, Adrien was considered old enough to drive his father's 1918 Ford Model T pickup. The process of getting his drivers' permit still brings a smile. All that was needed was to send the request for a license accompanied with a cheque for \$2.50 to the Government. Two weeks later, with no further ado, a drivers' license arrived in the mail!

Adrien remembers that one of his first trips at the wheel of the Ford truck was to fetch his stepmother Joséphine's furniture in Saint-Aimé, near Richelieu. At that time, there was no bridge crossing the Richelieu River. He remembers being ferried across the river in a boat propelled by oarsmen. A steel ring, attached to the boat by chain, slid along a steel cable stretching from one side of the river to the other, and steadied the craft in the current.

Before 1949-50, there was no electricity in the Laplume household, nor was there in many of the households beyond the village of Mansonville. That meant that much work was done by shovel, with horses or by plain manpower in daylight hours. Adrien well remembers milking cows by hand in lantern light, in the darkest months of the year.

Mansonville in the 1920's

The mills – Two of the three dams constructed on the Missisquoi River in Mansonville were still in use in the 1920's. The largest of these, upstream from town, ran two mills, Brouillette's saw mill and the Co-op grist mill, erected on opposite sides of the river. A smaller dam downstream fed the Atwell and the Boright sawmills. Vestiges of these old dams may still be seen at the end of Mill Street, though nothing of the mills remains.



Cutting ice

Cutting ice – The pond created upstream of the larger dam in Mansonville held 9 to 10 feet of water, according to Adrien, and when temperatures plummeted the surface froze. In order to make the ice thicker, snow was removed regularly from the surface, thus making a magnificent skating rink, enjoyed by young and old. Near the end of winter, when the ice was 16 to 18 inches thick, blocks of ice were extracted to fill the surrounding icehouses. This was done using a long ice saw and "good man power", says Adrien. Not only does the ice need to be thick, but the water below the ice needs to be of a sufficient depth to allow free movement of the saw. As did many others, Adrien and his brothers went to the pond with their horse drawn sleds to fetch their annual supply. A "cutter" was hired to section blocks of ice, 15 inches square, which were removed with ice tongs and placed on the sled to be drawn home. There the blocks were unloaded into the icehouse, a small and very well insulated building located near the house. Layers of these blocks were sandwiched between layers of sawdust until the structure was entirely filled. A sufficient amount of ice was "put up" to provide refrigeration needs until the following winter. The icehouse ceiling and walls were double

boarded, with 8 inches of compacted sawdust between.

Sawdust was a useful material at the time. Not only was it used for insulation in walls, and for banking houses, but it also provided bedding for the cattle and other livestock. Collecting and transporting a sufficient supply from the sawmills was another labour intensive job, says Adrien. At one or other of the sawmills in town, saw dust was shovelled into burlap bags from the large piles beneath the mill. Each bag sold for 2 to 5 cents, filled and transported by the buyer!

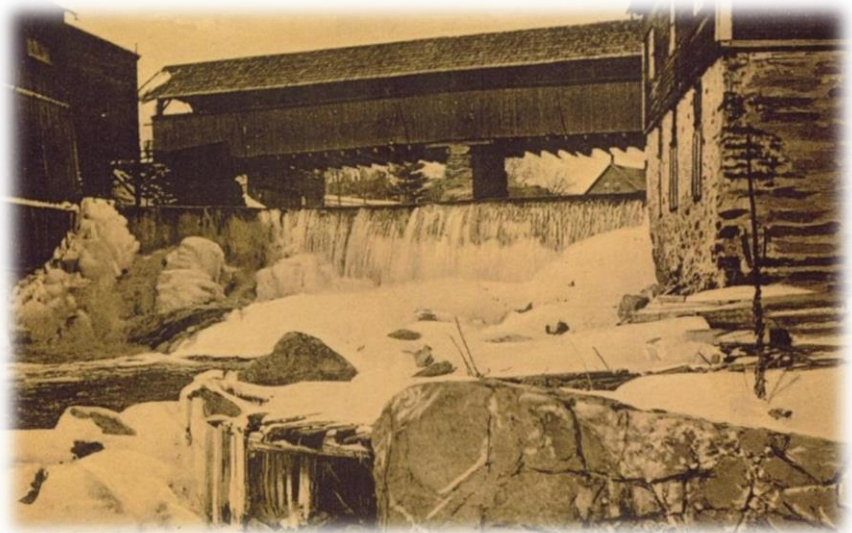
The covered bridge -- In addition to the mills, a covered bridge stretched across the Missisquoi in the heart of Mansonville. The first covered bridge was built in 1830 and was repaired many times over the years. It had two lanes, one for horse and wagon traffic, and another for foot traffic. A wall extended upwards to the roof to protect the pedestrian from the dust and spatter raised by the horses' hooves and wagons.

A huge flood in November 1927 destroyed not only the covered bridge and the two upper dams, but also demolished all of the mills in the village. Following this catastrophe, it was decided to replace the covered bridge with a cement structure. During its construction, a temporary bridge was built on posts on the bedrock of the riverbed. With the exception of the Atwell and Boright mills, the other ones were rebuilt in the months following the disastrous flood.

The crash of 1929

Even though he was only twelve years old, Adrien remembers quite well this difficult period when men often came knocking at the family's door seeking work, offering to help on

the farm or work in the woods, in exchange for room and board. He believed that farming families like his didn't feel the effects of the 1929 crash as much as their urban



The covered bridge

neighbours. They were less dependent on others for their basic needs, but nonetheless, they, too, felt the sting of the depression and needed to be resourceful in their economies to ensure they were fed. As an example, he remembers helping to preserve apples by threading slices on strings to dry to be used later in cooking.

Prohibition along the border in the US 1919-33

All of those living along the border were witness to, or were able to profit from the prohibition of the sale of alcohol which took place in the US and, for a time, in the rest of Canada. Stashes of beer or alcohol were often hidden along the border.

One day, Adrien remembers finding a cache of contraband alcohol hidden beneath a straw pile behind their stable. He told us of another occasion when he was around 13 years old. Seven Cadillacs, in themselves an unusual sight, stopped near the Laplume home, apparently waiting for the cover of darkness

before continuing across the border to St. Johnsbury, in Vermont. Curious to see what was inside these cars, he discovered burlap bags filled with 12 large beers each, and remembered that Frontenac and Whitehorse were two brands, among others.

The bags were piled to the windows, covered with curtains. Only the lead Cadillac carried no alcohol but was filled with passengers ready to intervene if need be. Their mission was to clear the road of barriers for the convoy of cars and to be a decoy in the case of a trap!

Exodus to the United States

It is a well-known historical fact that for nearly 100 years, between 1850 and 1950, more than 900 000 French Canadians immigrated to the United States seeking a better life. Each year 5 to 10% of the population of Quebec left the province. Without that massive exodus, it is estimated that the population of Quebec would today be 12 to 14 million strong.

As such, living steps from the American border, many of Adrien's family were also lured south. Land was available. Jobs paid more. Taxes were lower. The cost of living in each place was about the same. Where in Quebec one worked for about 20¢ an hour, one could earn \$1.00 an hour in the factories in the States. With the exception of that of Melvin Dunn, an American neighbour, Adrien remembers that practically all the farms along the border in Potton were owned by French Canadians: the Leblanc, Dubois, and Bonneau families, for example. He says "*We knew each other by sight, talked and helped each other out. Anywhere along either side of the border, smuggling contraband existed.*"

All of Adrien's father's family, uncles and cousins, chose to live in the States, and tried diligently to convince his father to join them there. At that time, only one of Adrien's brothers, who didn't get along well with the

stepmother Joséphine, left to work in the plywood factory in Hancock, Vermont.

The other family members remained for a while in the Mansonville area, where they worked for fifty cents a day (5 cents an hour!) for the neighbouring farmers. The money they earned was given to their father.

In fact, at two different times, Adrien's family did move to the States to join the rest of the Laplume family. The first move lasted only four months, then part of the family returned to live on the farm, which had not yet been sold. Three of his sisters and another brother, having found jobs in the States, decided to remain.

Adrien buys the family farm in 1936

A year after the family returned to their farm, Adrien's father again decided to leave for Vermont. This time it was for good he said. He proposed selling the family farm to whomever of the children would buy. Only Adrien showed interest, while the rest of the family decided to follow their father to his recently acquired farm in North Troy.

After consideration, Adrien decided to make his life in Quebec; and, at the age of 19, he became sole owner of his father's 135 acre farm. He obtained a Quebec farm loan of \$4,000 to be reimbursed in two payments per year of \$54.00 for 39 years. Interest was calculated at 2.5% per annum.

Two important reasons motivated Adrien's decision to remain. He had fallen in love with one Simone Boily, and he loved the beautiful land, well situated, and full of possibilities, where he would sow oats, millet and raise hay.



The newly weds

A return to the beginning of a long love story

Living where he did, Adrien often needed to cross the border, be it for social or business reasons. On these frequent trips, Adrien began to take notice of a certain young Simone, who worked for the customs officer not far away. His reasons to cross the border grew steadily until one day he found the courage to invite the lovely Simone to meet him after supper at the Creek covered bridge!

He remembers joining her one afternoon as she was watching a baseball game in the village with her friends. He thought carefully before asking if he might visit her at her home the same night. Perhaps neither then knew it, but those first meetings were the beginning of their long love story.

They went together only a short time before deciding to unite their destinies by marrying on October 11, 1937 in Église Saint-Cajetan, in Mansonville.

Simone's story

Simone, having spent her life beside Adrien, also graciously agreed to share her memories with us. She was a native of Saint-Odilon-de-Dorchester, in the Beauce region of Quebec. Simone left her village at the age of 15, when she was hired by Odilon Parent as a mother's

helper for his wife. Parent was then the customs agent at the Creek covered bridge office, and he was a native of the same village as Simone and therefore knew her family.

For a salary of \$7.00 per month, she helped M^r. Parent's wife with housework and caring for the eight Parent children. Simone remembers that her first job every morning was to milk the couple's only cow so as to ensure the children had milk for breakfast. In addition to helping with the household chores, Simone also cleaned the customs office.

She remembers that this border crossing, at the end of the present chemin du Pont-Couvert, then consisted of a single building which was part a customs office, rented by the Government, while the remainder of the building was a bar, regularly frequented by Americans, who had only to stretch their arm into Canada for a pint which they quickly quaffed and then were off!



Creek custom house (Province Hill)

Simone wasn't long anyone's employee, because on October 11, 1937, at the age of 16, she became M^{rs}. Adrien Laplume and began a new life with her husband, on his newly acquired farm.

The children soon began coming. Over the years, she brought twelve children into the world, of whom, nine remain: seven sons and two daughters.

Her first four deliveries were at home with a mid-wife in attendance. M^{rs}. Dunn, an American, and the closest neighbour, as well as M^{me} Duguay helped Simone with the birth of her children. She bore healthy babies, all of a good size, each weighing between 8 and 14 pounds. For each delivery subsequent to the fifth, Simone was hospitalised in St. Vincent de Paul, in Sherbrooke.

At that time, it was standard practice to keep a new mother in bed for nine days after giving birth, since it was considered dangerous for her to get up before then. Little wonder, knowing what we do now, that Simone suffered tingling and swelling of her legs as well as bouts of dizziness after each delivery!

Life on the farm with Adrien was a team effort, with Simone doing her share of farm work, especially in the beginning of their married life when the children were still too young to be of any help. Morning and night, she and Adrien milked their 25 cows. She cared for the other animals and poultry, which provided food for the family. She would bring the babies with her to the stable, leaving them in a makeshift playpen made of straw while the chores were being done.

In summer haying, she did the hot and dusty work of making small roundish bundles of hay called "vailloches" or in English, "stooks", the purpose of which was efficiency. Hay was cut and, when dried, raked into rows. Then a worker walked these rows, amassing several feet of dried hay into a pile, or stook. These neat bundles would then be easily forked and swept cleanly onto the hay wagon. When these bundles were well done, they maintained their shape and loading them from the wagon into the hayloft was equally efficient. Think of the process as a precursor to baling hay!

Simone cared for the garden, which provided fresh vegetables in quantity during the growing season as well as enough for canning. Because they had neither electricity nor refrigerator-freezer, the process of preserving a winter's supply of food for her family was arduous and long, for most meats and vegetables were canned.

With her growing family, the need for food preservation and preparation also grew. Careful management was required to keep sufficient on hand for their needs. She mentioned that in the springtime, when food reserves were low, the roads were often inconveniently impassable with mud, since none was properly ditched. Her meal planning skills were then put to the test!

During the first years of married life, Simone made bread for the family. However, when the Boulangerie Wilfrid Chicoine started up in what is now the Soleil Rouge building on Main Street in Mansonville, she recalls buying as many as 36 loaves per week at 6 cents a loaf!! When the children were older, Simone remembers preparing a lunch pail and thermos for each as well as one for any hired men working in the fields.

As the years passed and the children grew older, each began to do his share: the older ones taking care of the younger, and helping their father during the busiest of times. Eventually, the eldest of her daughters, Gisèle, left school to help her mother in the home.

Adrien, a resourceful jack of all trades

As the old expression goes, Adrien always had several strings to his bow! He profited from his entrepreneurial nature and timely business opportunities. He wasn't afraid to work and, indeed, he seems to have transmitted those skills and work ethic to his children.

In addition to being a farmer, Adrien practiced other trades. In his twenties, he bought a truck with which he began a cattle-trading business that continued for some ten years. He bought cattle from neighbouring farms and resold them in Montreal – to Canada Packers, on Sainte-Catherine Street, he recalls. At the time, he was able to make one round-trip in a day. As the roads steadily improved these trips became easier. He recalls that the MLA of the time, a M^r. Robertson, had the road between Mansonville and Knowlton paved. Fifteen miles of road paved for \$25,000, he remembers clearly. The remainder of the route to Montreal was already paved.

For \$2.00 a cord, he also supplied clients in North Troy with wood for heating, delivered during the summer and often not paid until winter. He said that even if times then were hard, everyone still needed to heat, thus he had a steady supply of customers! He remembers that he collected his accounts on a Friday, which was payday for the factory workers. Until the debt was paid, Adrien collected \$2.00 every Friday from his clients.

Living at the end of a dead end road had its advantages. Adrien was awarded the municipal contract for rolling ten miles of road from the border. Few remember the era before mechanized snow ploughing; however, a snow roller belonging to the Municipality was used to make winter roads. The going rate for a man and team of four horses was eighty cents an hour. When the winds had whipped snow into five and six foot snow drifts, horses were used to break up the drifts, after which the snow could be rolled two or three times to flatten and compact it into a road. Under the right



Snow roller

conditions a crust of ice would form, allowing horses and sleds to pass easily.

Drawn by four horses, this roller was five feet in diameter and made up of two metal cylinders each four feet wide. The axle and beams were fixed to the cylinder. Evenly spaced six-inch wooden planks covered the cylinder and kept snow from sticking to the metal roller since snow sticks poorly to wood. When turning a sharp corner, the cylinders rolled in opposing directions and when the road straightened, the rollers again worked in harmony.

Social life in Potton

Even if work occupied much of one's time, there was always room for a social life to distract and allow friends and neighbours to reconnect.

In those days, attending Sunday mass was a 'must' for all in the village, Adrien recalls. On the steps of the Church, after the service, was the time and place to exchange and catch up on the news of one another. Sometimes, on the way home, the Laplumes would stop at the restaurant where each child was given a soft drink for five cents.

Throughout the year, there were also different cultural and sporting events to brighten the normal routine. Softball competitions were very popular at the time, with games organized with players from Sutton, North Troy and the surroundings. The tradition of softball tournaments in Mansonville began sometime ago, Adrien points out. He remembers that some games ended at 2 a.m.! *"Competition was fierce"*, and he adds, *"hockey was the same – just as popular!"*

From time to time, a fellow by the name of Oscar Morin brought groups of actors from Montreal to present the popular vaudeville acts or the plays of the day. Adrien remembers seeing Olivier Guimond and Denis Drouin in the parish hall in Mansonville, part of the Jean Grimaldi troupe, he says. Weekly bingo nights were also very popular.

Of course, during the winter and in the holiday season, invitations between neighbours for supper and a card game provided a welcome diversion. If luck brought a fiddle player into the midst, dancing made for a very lively and pleasant evening!

Conclusion

This article chronicles some of the life memories and experiences of Adrien and Simone Laplume during the first half of the 20th century. It presents a look at a day and time that few now remember. Many other facets of their life and times together could have been recounted.

It must be mentioned that from 1936, when he bought the family farm of 135 acres, to 1974, when his holdings totalled 600 acres, Adrien and Simone Laplume maintained their farming life. In

1974, Adrien sold 320 acres to son Raymond and the balance to sons Gilles and Réjean, who kept the sugar bush and shared the remaining acres.

For many many years, until the advancing years began to slow him down, Adrien Laplume remained active and keenly interested in his community of Mansonville. For some 11 years, he was a municipal councillor and our Mayor for 7, during the time when it was the practice in the rural municipalities of the Townships to alternate the term of French and English speaking Mayors. Today Adrien faithfully follows the televised proceedings of the Charbonneau Commission, and declares, with a smile tugging at his mouth, *"big cities don't have a monopoly on schemers! You have to keep your eyes open!"*



75th wedding anniversary

In 2012, Adrien and Simone celebrated their 75th wedding anniversary. Their legacy includes 9 children, 26 grandchildren and

35 great-grandchildren. They are very proud of the fact that all their sons have remained in Potton to start their own businesses, create their own employment and contribute to the economic life of this community. The Laplume daughters followed their husbands, thereby living the French expression "*Qui prend mari prend pays*". Both lead active lives in the Granby area.

The Laplumes have given this community a remarkable legacy!

A word of thanks

We sincerely thank Simone and Adrien for their very warm welcome and generous willingness to share their memories with André Lamer, in the course of his several interviews with them in their home.

Supplementary information

- Roy, Jean-Louis. *Histoire d'une paroisse St-Cajetan, d'un village Mansonville, d'une municipalité Potton*, Les Albums souvenirs québécois, 1982.
- Leduc, Gérard, et Paul Rouillard. *Potton d'antan – Yesterdays of Potton*, Potton Heritage Association, 1997.

Les énigmes de Potton

Une centrale hydroélectrique à l'étang Fullerton

Recherche de Jean-Louis Bertrand

En 1903, Charles Brouillette aménage une petite centrale hydroélectrique sur la rivière Missisquoi Nord, au pied de la rue Mill, à Mansonville. Durant 24 ans, cette centrale fournit l'électricité aux gens du village. La digue s'effondre en novembre 1927, emportée par une crue des eaux exceptionnelle. Est-ce la fin du rêve hydroélectrique de Potton?

L'étang Fullerton avec son imposant barrage ne pourrait-il pas alimenter une turbine?

Tous connaissent cet étang avec sa digue bâtie vers 1910 par Sheldon Boright. Cet ouvrage de retenue des eaux permettait, après l'ouverture des vannes au printemps, de faire flotter les billes de bois sur le ruisseau Ruiter jusqu'à la rivière Missisquoi et, de là, de les transporter par train vers les usines américaines. Le transport du bois par camion remplaçant le transport par eau, l'étang Fullerton, alors propriété de la société Domtar, devient un club privé de chasse et de pêche. Depuis 2001, ce territoire est intégré dans la Réserve naturelle des Montagnes-Vertes, propriété de Conservation de la nature Canada.

Revenons à l'hydroélectricité. Oui, l'étang pourrait alimenter une turbine. En 1974, Hydro-Québec, à la recherche d'énergie de pointe visant à combler les besoins en électricité pour la période 1985-1990, s'intéresse au potentiel de l'étang Fullerton. En 1975 et 1976, Hydro-Québec effectue donc des relevés techniques aux environs de l'étang Fullerton et de la route 243 (à l'époque, la route 39). Ces travaux visent à déterminer la valeur du site Fullerton, en vue de l'aménagement d'une centrale à réserve pompée.

En septembre 1976, les travaux étant suffisamment avancés, André Brouillard, responsable du Service des relations publiques d'Hydro-Québec, région du Richelieu, convoque les citoyens de Potton pour leur expliquer le projet. Nous résumons ses propos.

Une centrale à réserve pompée

La centrale à réserve pompée prévue est une centrale hydraulique, et son fonctionnement en période de pointe est identique à celui de toute centrale hydraulique classique : des turbines sont entraînées par la force motrice

d'une chute d'eau. C'est son fonctionnement hors pointe qui diffère totalement.

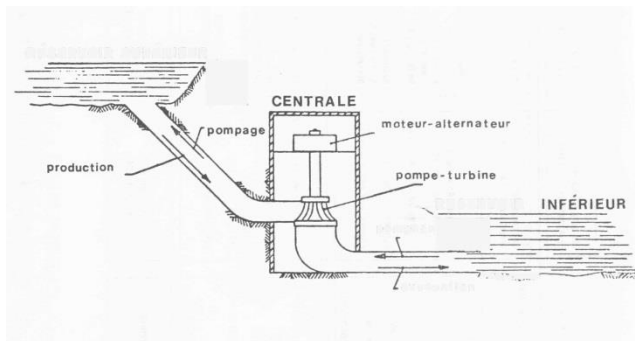


Schéma du fonctionnement d'une centrale à réserve pompée – Hydro-Québec

Comme le réservoir supérieur contient une quantité d'eau limitée, il faut la renouveler. Ce remplissage s'effectue en période hors pointe, lorsque la production de la centrale n'est plus requise. La rotation de la turbine s'inverse et celle-ci devient une pompe refoulant l'eau du réservoir inférieur vers le réservoir supérieur. La turbine est actionnée par l'alternateur et devient ainsi un moteur tirant son énergie du réseau électrique pendant les heures creuses, la nuit, par exemple.

La rentabilité d'une telle centrale s'explique par le fait que l'électricité de pompage est tirée du réseau en période creuse, et restituée au réseau au moment critique où il faut répondre à la demande de pointe. La puissance de la centrale Fullerton, selon les estimations, se situerait entre 500 et 2 000 mégawatts (MW). Rappelons que 10 000 ampoules de 100 watts consomment environ un mégawatt.

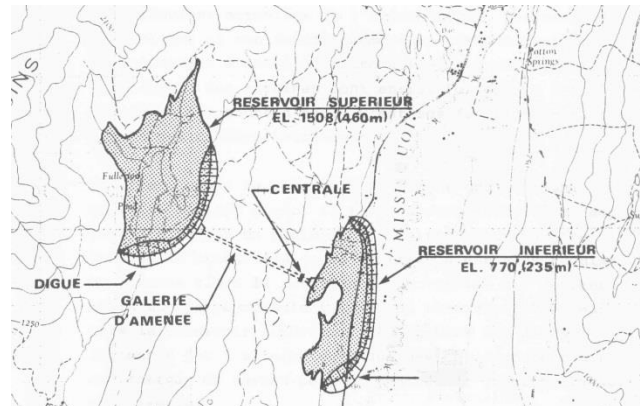
L'aménagement

L'aménagement prévu de la centrale Fullerton comprend un réservoir supérieur créé par l'endiguement de l'étang Fullerton, où l'élévation normale du plan d'eau s'établirait à 460 mètres (1 508 pieds). La hauteur

maximale de la digue serait de 50 mètres (164 pieds) et la superficie inondée, de 2,2 kilomètres carrés (0,8 mille carré). Un réservoir inférieur serait créé artificiellement sur le flanc est des monts Sutton, le long de la route 243. L'extrémité sud de celui-ci se situerait à l'intersection de la 243 et du chemin Traver. L'élévation maximum du plan d'eau serait de 235 mètres (770 pieds) et la hauteur de la digue, de 45 mètres (147 pieds), avec une superficie inondée d'environ 1,3 kilomètre carré (un demi-mille carré).

Les deux réservoirs seraient reliés par des conduites souterraines aboutissant à la centrale, aussi souterraine. Le remplissage initial des réservoirs s'effectuerait à partir de la rivière Missisquoi Nord.

La question de la ligne de transport de l'électricité est abordée, mais les études n'étant pas suffisamment avancées, aucune réponse n'est fournie.



Le mode d'exploitation de la centrale

Si le projet Fullerton se réalisait, le mode d'exploitation de la centrale serait permanent, c'est-à-dire que celle-ci serait utilisée à longueur d'année. Elle permettrait, avec sa puissance, de satisfaire une partie de la demande durant les heures critiques des journées de fortes charges de l'hiver et de l'été.

Voici comment monsieur Brouillard expliquait ce besoin.

La nécessité des centrales de pointe durant l'hiver se comprend facilement : la consommation d'électricité, à certaines périodes de la journée (ex. : heure du souper), est nettement plus forte à cause des habitudes de vie de la population et de divers phénomènes naturels comme le froid et la noirceur.

Les périodes critiques des jours d'été sont dues à un ensemble d'événements moins facilement perceptibles :

- La demande maximale des mois d'été se situe généralement entre 80 et 90 % de la pointe de l'hiver précédent.
- L'entretien des centrales de base (ex. : Manic 5) s'effectuant en été, celles-ci ne peuvent alors produire à plein rendement, comme c'est le cas en hiver.
- La construction éventuelle de centrales nucléaires aura tendance à accentuer cette situation, puisqu'elles requièrent annuellement un mois d'entretien continu.

Ainsi, la faible différence entre la demande de pointe en hiver et en été, alliée à la nécessité de suspendre l'exploitation de certaines centrales pour effectuer des travaux d'entretien, fait que les centrales de pointe sont requises été comme hiver.

Dans la pratique, il faut éviter d'attribuer un rôle trop précis à une centrale à réserve pompée, car la vie utile d'une centrale comme celle du projet Fullerton étant de 50 ans, on ne peut affirmer que le mode d'exploitation de celle-ci serait le même en 2025 qu'en 1990.

Selon les prévisions d'Hydro-Québec, l'exploitation quotidienne d'une centrale à réserve pompée correspondrait à une

utilisation moyenne d'environ deux heures et demie par jour en hiver et une demi-heure en été. La possibilité de fonctionnement de la centrale s'il survient des pannes sur le réseau est aussi envisagée. Dans le cas d'une panne majeure, la centrale pourrait être utilisée jusqu'à douze heures consécutives. Pour les pannes mineures, l'utilisation quotidienne moyenne serait de l'ordre de cinq à six heures, l'hiver, et de trois à quatre heures, l'été.

Ce projet ambitieux ne sera pas réalisé. Au mois d'août 1980, Hydro-Québec annonce que ce projet ne fait plus partie du plan de développement et est reporté indéfiniment. Soulignons que l'Association pour la préservation de Fullerton – Fullerton Pond Preservation Association, fondée en 1976, s'opposait à cette construction en invoquant les effets sur l'environnement.

Cette centrale aurait transformé nos paysages, tant sur le site Fullerton que sur le chemin Traver et la route 243, et constitué un attrait touristique majeur et sans doute un désastre écologique! Un tel projet est-il encore envisageable aujourd'hui? Nous pouvons en douter à cause de son impact sur l'environnement et les paysages.

Mais...

Contes et légendes – Short Stories

Biography of Lillian Smith Sherrer

Lillian Smith Sherrer, author of Short Stories and Assorted Poems, is a lifetime resident of Pottton. She is the granddaughter of Lillian Sargent and Fred Jersey, who lived, at one time, in the house now belonging to Stanley Lake. Her uncle was Robert Jersey, builder of the Round Barn of Mansonville. She is one of five children born to Lawrence Smith and Alice Jersey. She began her education in the one-room schoolhouse located on Fitzsimmons Road, and later attended schools in Mansonville and Knowlton.

In 1953, she married Cecil Sherrer, a farmer, and a few years later moved with their young family to the former Wayside Inn, a heritage building located in Dunkin at the junction of Chemin Ruiter Brook and Route de la Vallée-Missisquoi, which at that time was owned by her husband's parents. She and Cecil had six children of their own, five of whom still live here in Potton. Lillian's husband died in 2013; however, she continues to live in the family home.

Lillian's first story was written in tribute to her father and the hand hewn skis he fashioned for each of his children. She tells us she began writing in the 1980's as a diversion. Since then she has produced interesting short stories and several poems. Her book contains a number of these stories and poems. It was self-published about 8 or 9 years ago.

Notice biographique de Lillian Smith Sherrer

Lillian Smith Sherrer, auteure de Short Stories and Assorted Poems, a toujours résidé dans le Canton de Potton. Elle est la petite-fille de Lillian Sargent et Fred Jersey, qui ont vécu, pendant un certain temps, dans la maison située sur le chemin Ruiter Brook qui appartient maintenant à Stanley Lake. Elle est l'une des cinq enfants de Lawrence Smith et Alice Jersey. Elle a commencé ses études primaires à l'école de rang du chemin Fitzsimmons et a ensuite fréquenté les écoles de Mansonville et de Knowlton. Son oncle, Robert Jersey, a construit la grange ronde de Mansonville.

En 1953, elle épouse Cecil Sherrer, un agriculteur, et quelques années plus tard ils emménagent avec leur jeune famille dans la propriété des parents de Cecil, l'ancien Wayside Inn, un bâtiment historique situé à Dunkin, à la jonction du chemin Ruiter Brook et de la route de la Vallée-Missisquoi. Le couple a eu six enfants, dont cinq vivent encore à Potton. Le mari de Lillian est mort en 2013, mais elle réside toujours dans la maison familiale.

Lillian, pour se divertir, a commencé à écrire au cours des années 1980. Son premier récit était un hommage à son père qui avait façonné de ses mains une paire de skis pour chacun de ses enfants. Depuis, elle compose des nouvelles et des poèmes. Son livre, publié à compte d'auteur en 1995, contient 16 nouvelles et 19 poèmes agrémentés de photos d'archives.

Le plâtre magique Jersey

par
Lillian Smith Sherrer
Traduction de Jean-Louis Bertrand

Vous devez connaître l'expression «c'est bon pour tout dans tout le pays».

C'est une description parfaite du remède du bon vieux temps que grand-mère concoctait selon la recette de tante Marie.

Cette recette se compose de suif de mouton et de cire d'abeille, parmi d'autres ingrédients. Le mélange est fondu, puis retiré de la marmite. Il faut alors le pétrir et l'étirer comme on le fait pour confectionner des bonbons. On le façonne alors en forme de chandelles, on le laisse durcir, puis on le met en réserve précieusement dans une boîte métallique.

Chaque fois que l'un des enfants ou des petits-enfants de grand-mère ou quiconque a un problème, comme une écharde dans la main, une blessure au pied après avoir marché sur un clou ou une coupure qui s'est infectée, on sort le plâtre magique de sa boîte.

Grand-mère tient le bâton de plâtre au-dessus de la flamme du poêle à bois, d'une bougie ou, le plus souvent, d'une allumette enflammée pour le faire fondre. Les gouttes magiques sont déposées sur un pansement, une bande de tissu d'un blanc impeccable. Il faut laisser le liquide se refroidir légèrement pour ne pas brûler la peau du patient. Le bandage est appliqué rapidement à l'endroit approprié et retenu avec un morceau de tissu.

Le pansement est laissé en place pendant un jour ou deux. Pour l'enlever, une seule technique : d'un coup sec! Le malade aura la sensation que sa peau s'arrache. Mais l'écharde est partie ou l'infection, guérie. Ce

plâtre a des capacités d'attraction formidables et un super pouvoir de guérison.

Ce plâtre est reconnu pour avoir guéri un grand nombre d'infections et des centaines de coupures. Le cas le plus récent, à ma connaissance, est celui de la femme d'un cousin qui avait des furoncles sur les jambes. C'était très douloureux, et le médecin ne pouvait pas prescrire de remède.

Mon cousin a contacté grand-mère pour obtenir sa recette magique. Elle chercha les ingrédients et, heureusement, réussit à les trouver, ce qui lui permit de concocter le Jersey. Ce fut vraiment incroyable : les furoncles ont disparu!

La preuve est faite : les remèdes du bon vieux temps sont efficaces et «bons pour tout dans tout le pays».

Voici la recette du plâtre magique Jersey :

- 1/4 de livre de suif de mouton
- 1/4 de livre de cire d'abeille
- 3 livres de résine
- 1 cuillère à table de soufre

Mélanger le tout et faire fondre au bain-marie, puis plonger le récipient dans l'eau froide. Une fois le récipient refroidi, retirer le plâtre, le pétrir et l'étirer; donner à la pâte obtenue la forme d'une chandelle.

Note : La grand-mère, c'est Lillian Sargent Jersey, épouse de Fred Jersey, le constructeur de la grange ronde de Mansonville. Tante Mary, c'est Mary Jersey, mère de Mary Cowan Baily, qui a collaboré avec Sandra Jewett à la rédaction de *Place Names of Potton and More*. La cousine, c'est Flora Gardner Jersey, épouse de Clyde Jersey de Mansonville.

Source : *Shorth Stories and Assorted Poems*, by Lillian Smith Sherrer, édition privée, 1987, 74 pages, pages 12 et 13.

Halloweens Past

by

Lillian Smith Sherrer

Every year as Halloween approaches, my mind is flooded by memories of Halloweens past, when Halloween was mainly for adults. At least that is the way it seemed.

My Dad and his pals planned for weeks what they would do as pranks on Halloween. On Halloween night they waited until all was dark outside and then they would leave with flashlights or lanterns to do their rowdy deeds. Usually, it was our farm neighbour Henry who took the brunt of their shenanigans. They knew that Henry, as did most farmers, arose early when it was pitch-dark to do the morning chores. They also knew that he always went out of the house by the side door closest to the barn. So the gang of pranksters removed the doorsteps. The next morning Henry, with his lantern in hand, stepped out into nothing but thin air. Naturally he went head over heels, as the lantern sailed through the air, and landed on the ground with a great kaplunk. Luckily he wasn't hurt.

One year Dad's followers included the oldest son of our farm neighbours who lived up on the hill. We called the parents Ma and Pa. She was always at his side whether doing farm chores or in the woods cutting logs. They traded cars often and travelled the roads continually. This particular year they had recently traded for a newer car and were especially proud of their deal. Halloween night the gang, which included their son, entered the garage attached to the house and noiselessly jacked up the rear end of the car and placed blocks of wood under the axles. The next day Ma and Pa got into the car and started it up. When he stepped on the gas it

wouldn't move. Pa looked at Ma and said, "Gee Ma, I guess this time we got a lemon".

He thought the transmission was stripped. Of course their son was there to hear this and reported it to Dad and the others, much to their delight.

There were many harried outhouse tales. Each year as the gang traversed the neighbourhood to engage in their pranks, one or more neighbour got the outhouse treatment. Quite often the outhouses were tipped over or moved to a different location. One poor sole hurried to the outhouse in the wee hours of the morning, only to find the outhouse do or nailed shut.

Often just to annoy or scare people, especially one old maid who lived alone, they would sneak up to a window and stick a fish hook which was attached to a length of fish line, into the window frame. They then held the line taut as they rubbed resin back and forth on the line. A haunting squeaking noise resounded into the house. If a person approached the window to investigate the noise, the pranksters quickly disappeared into the shadows.

One morning after Halloween, farm machinery could be seen on lawns and in the middle of empty fields. To our great surprise a hay rake was on a roof of a low barn. I am sure that Dad and his gang knew exactly how it got there.

My brothers, as they got old enough, were allowed to tag along and participate in the doings, but I being just a girl, only got to hear about what they did on Halloween, time after time as they repeated the tall tales of Halloweens past.

Source: *Short Stories and Assorted Poems*, by Lilliam Smith Sherrer. Private Edition. 1987. 74 pages, pages 49-50.

Chroniques – Chronicles

La démocratie à Potton L'élection de 1800

Recherche de Jean-Louis Bertrand

Cette chronique trace le portrait des élus ayant représenté Potton au Parlement du Québec depuis les premières élections de 1792 et au Parlement du Canada à compter de 1867. Elle présente aussi le résultat des élections municipales à partir de la constitution en municipalité du Canton de Potton, en 1855. Et ce, avec une mise en contexte historique. Cette troisième évocation porte sur l'élection de 1800.

Les troisièmes élections du Bas-Canada, nom du Québec à l'époque, se déroulent du 7 juin au 28 juillet 1800. Le territoire du Canton de Potton fait partie intégrante du Comté de Richelieu. Rappelons que c'est au cours de la deuxième législature que le Township of Potton a été créé par un édit du roi d'Angleterre Georges III, sanctionné le 31 octobre 1797.

Les mêmes partis que dans les élections précédentes s'affrontent : le Parti des bureaucrates, aussi appelé par ses adversaires le Parti britannique ou encore le Parti Tory, et le Parti canadien, qui devient en 1826 le Parti patriote. Le poste de gouverneur est occupé depuis le 30 juillet 1799 par Sir Robert Shore Milnes, baronnet d'Angleterre à compter du 21 mars 1801. Il remplace le gouverneur Robert Prescott, rappelé en Grande-Bretagne.

Les élections générales de 1800 sont très contestées, avec force bagarres, diffamations,

insultes. Le résultat du vote confirme la prépondérance du Parti canadien avec 27 élus; le Parti des bureaucrates ou britannique compte 21 élus, et deux élus siègent comme indépendants. Rappelons que, de 1800 à 1804, le Conseil législatif, dont les membres sont nommés à vie par le gouverneur, compte 17 conseillers, dont 16 du Parti des bureaucrates et un indépendant.

Dans le Comté de Richelieu, ce sont Louis-Édouard Hubert et Charles Benoit Livernois qui sont élus députés.

Louis-Édouard Hubert (1766-1842)

Louis-Édouard Hubert est né à Montréal, le 15 février 1766, puis baptisé le 16 février, sous le prénom de Louis, dans la paroisse Notre-Dame. Il est le fils de Pierre Hubert, inspecteur des bois de construction, et de Marie-Joseph Chartier. Après ses études à Montréal et au Petit Séminaire de Québec, M. Hubert s'établit à Saint-Denis, sur le Richelieu, où il s'engage notamment dans le commerce du blé et l'acquisition de propriétés foncières. Le 22 novembre 1796, il épouse dans la paroisse Saint-Antoine-de-Padoue, à Saint-Antoine-sur-Richelieu, Cécile Cartier, fille de Jacques Cartier, marchand, et de Cécile Gervaise.

Élu député de Richelieu en 1800, il appuie tantôt le Parti canadien, tantôt le Parti des bureaucrates. Il ne se représente pas en 1804. Pendant la guerre de 1812, il prend part à la défense du Canada en qualité de lieutenant quartier-maître dans la milice d'élite. Il démissionne le 24 mai 1814 et reprend ses occupations commerciales et agricoles. Bien qu'il n'accorde pas son appui à la rébellion des patriotes de 1837-1838, il subit des représailles matérielles de la part des troupes britanniques, et deux de ses fils sont détenus pendant six mois. Il meurt à Saint-Denis, sur le Richelieu, le 9 novembre 1842, à l'âge de

76 ans et 8 mois et est inhumé dans le caveau de l'église paroissiale, le 12 novembre 1842. Soulignons que Louis-Édouard Hubert est l'oncle par alliance de George-Étienne Cartier, l'un des Pères de la Confédération canadienne.

Charles Benoit Livernois (1755-1840)

Charles Benoit Livernois est né à Saint-Charles-sur-Richelieu, le 12 mars 1755, puis baptisé le 13, dans la paroisse Saint-Charles. Fils de Jean-Baptiste Benoit dit Livernois et de Marie-Anne Gipoulon. Il est également connu sous les patronymes de Benoit, Benoit-Livernois et Benoit dit Livernois.

Élu député de Richelieu en 1800, il prend part aux votes d'une session seulement et appuie généralement le Parti canadien. Il ne se serait pas représenté en 1804.

Décédé à Saint-Hyacinthe, le 5 janvier 1840, à l'âge de 84 ans et 9 mois, il est inhumé dans l'église Notre-Dame-du-Rosaire, le 7 janvier 1840.

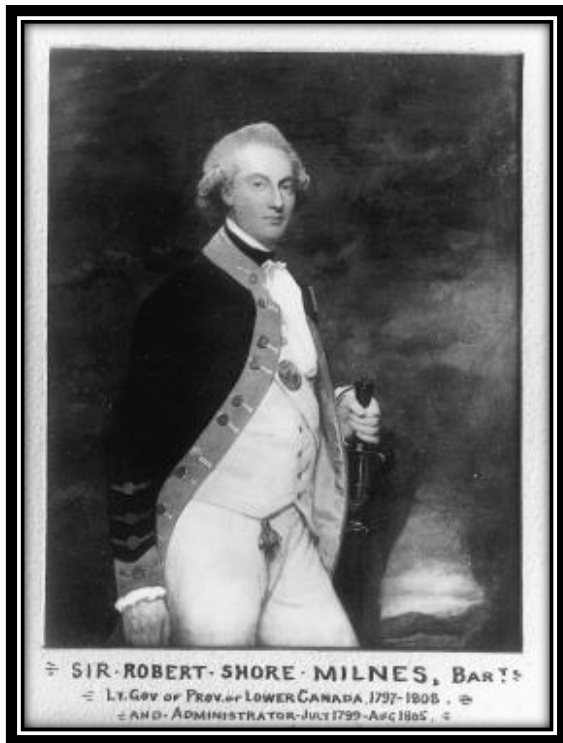
Il avait épousé dans la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire, à Saint-Hyacinthe, le 2 février 1787, Marie-Joseph Mingot dit Dumaine, fille de Louis-Michel Mingot dit Dumaine et de Marie-Anne Fontaine.

La troisième législature 1800-1804

La troisième législature du Bas-Canada est dirigée par le lieutenant-gouverneur Sir Robert Shore Milnes. Né vers 1754 en Angleterre, il est le fils aîné de John Milnes, de Wakefield, magistrat et sous-lieutenant de la division Est du Yorkshire, et de Mary Shore, de Sheffield. Le 12 ou le 13 novembre 1785, il épouse Charlotte Frances Bentinck, arrière-petite-fille de William Bentinck, 1^{er} comte de Portland. Ils auront ensemble trois fils et deux filles. Il meurt le 2 décembre 1837 à Royal Tunbridge Wells, en Angleterre.

Après une carrière militaire dans les Royal Horse Guards, Milnes quitte l'armée en 1788 avec le grade de capitaine. Sept ans plus tard, il devient gouverneur de la Martinique. Nommé lieutenant-gouverneur du Bas-Canada le 4 novembre 1797, il est assermenté à ce titre le 15 juin 1799. À compter du 30 juillet, il remplace Robert Prescott à titre d'administrateur de cette province. Londres lui décerne le titre de baronnet le 21 mars 1801. Milnes demeure administrateur jusqu'au 12 août 1805 et lieutenant-gouverneur jusqu'au 29 novembre 1808.

Milnes est un homme sociable, intéressé aux arts et aux lettres ainsi qu'aux réceptions, que rehausse la présence de lady Milnes qui est, dit-on, belle et charmante. Il semble avoir une vie de famille active. Rompu à l'art de l'ambiguïté, il se crée des liens avec des Canadiens bien que, secrètement, il prône leur assimilation.



Sir Robert Shore Milnes tente, au cours de cette troisième législature, de favoriser

l'émergence d'une aristocratie britannique face à la majorité canadienne et l'assimilation de cette dernière dans une société anglophone et protestante. Pour débloquer l'impasse au sujet de la distribution des terres dans les nouveaux cantons, dont celui de Potton, il autorise l'attribution d'environ 1 400 000 acres (5 670 km²) à une soixantaine de grands propriétaires. Cependant, cette mesure retarde l'établissement de colons britanniques plutôt qu'elle ne l'encourage.

Le gouverneur cherche aussi, sans succès, à exercer un certain contrôle sur la Chambre d'assemblée et le clergé catholique et à abolir le système seigneurial. Il réussit toutefois, en 1801, à faire passer une loi créant l'Institution royale pour l'avancement des sciences, qui établit un réseau d'écoles publiques uniquement anglophones.

Conscient des rivalités entre les Canadiens et les Britanniques, le 1^{er} novembre 1800, Sir Milnes expédie au secrétaire d'État à l'Intérieur d'Angleterre, le duc de Portland, une longue dépêche dans laquelle il diagnostique les difficultés qui gênent le développement de la colonisation britannique dans le Bas-Canada et suggère diverses mesures pour les résoudre. À son avis, la Constitution de 1791, malgré ses fondements inattaquables, ne produira ses fruits que si le gouvernement peut s'appuyer sur une aristocratie forte et dynamique, capable de contrebalancer le menu peuple qui élit l'Assemblée. Or, contrairement à la situation qui prévaut en Angleterre, une telle aristocratie terrienne n'existe pas dans la colonie, car le régime seigneurial nivelle les classes sociales et appauvrit les seigneurs. En outre, l'Église catholique échappe à tout contrôle de l'État et donc à l'application de la Constitution et des instructions royales. Pour renforcer le Parti britannique, Milnes sollicite secrètement des pétitions pour doter les cantons de circonscriptions électorales distinctes, de

manière à amener à la Chambre d'assemblée dix ou douze membres britanniques de plus.

Ces projets assimilateurs et régulateurs ne vont pas sans créer des remous, même s'ils constituent souvent des initiatives plutôt modérées et à long terme par rapport aux projets plus radicaux et aux opinions plus tranchées du Parti britannique, qui se dispute régulièrement à l'Assemblée avec le Parti canadien sur une foule de questions : en 1800, les biens des jésuites, les qualifications des députés, le quorum, les lois civiles; en 1801, l'abolition de la tenure seigneuriale, l'Institution royale, les lois françaises qui, selon le procureur général Jonathan Sewell, rendent impossible la formation d'une aristocratie efficace puisqu'elles empêchent l'existence d'inégalités sociales; en 1802, le remboursement de leurs dépenses aux députés des circonscriptions éloignées de Québec afin de diminuer l'absentéisme (projet qui échoua); en 1803, le projet de former des compagnies de volontaires, les demandes des cantons qui réclament, entre autres, des bureaux d'enregistrement, des routes, de nouvelles circonscriptions, une cour des affaires communes, un recensement; en 1804, l'exercice du « patronage », l'établissement de l'Église presbytérienne dans les cantons.

Sur le plan international, le climat de guerre entre la France de Napoléon Bonaparte et l'Angleterre se prête aux intrigues et à l'agitation, même dans le Bas-Canada. Les rumeurs d'une invasion américaine, en 1801, obligent le lieutenant-gouverneur à engager à son service des espions aux États-Unis et à mobiliser les miliciens de Montréal et des environs.

Sur le plan économique, cette période se caractérise par trois phénomènes principaux : le déclin du commerce des fourrures, la crise de l'agriculture, et le développement du commerce du bois et des transports.

Au début du XIX^e siècle, on assiste à une contraction des marchés et à une baisse du prix des fourrures. Le taux de profit diminue parce que les frais d'exploration augmentent : le castor se faisant de plus en plus rare, les expéditions sont plus longues et plus coûteuses. C'est la fin du commerce des fourrures comme principal produit générateur de l'économie.

La dernière décennie du XVIII^e siècle avait été pour le monde de l'agriculture une période de prospérité, car l'Angleterre connaissait une poussée démographique importante, de sorte qu'elle était incapable de subvenir à ses besoins alimentaires. Les produits agricoles canadiens étaient donc en demande.

Mais à partir de 1803, il y a aussi dans ce secteur économique une contraction du marché extérieur. De 1803 à 1812, on enregistre une baisse de 27 p.100 des exportations. S'ajoutent à ces difficultés de mauvaises récoltes, car les méthodes de culture sont archaïques, les sols sont épuisés et les diverses tentatives de diversification de la production échouent. La crise de l'agriculture atteindra son point culminant entre 1816 et 1836. L'effet des facteurs énumérés ci-dessus sera amplifié par le surpeuplement des terres, entraîné par le refus du gouvernement colonial de concéder de nouvelles seigneuries et l'impossibilité pour les Canadiens français d'aller s'établir dans les townships, dont Potton, réservés à la colonisation britannique. On comprend mieux la gravité du problème en constatant que de 1784 à 1831, la population du territoire seigneurial s'accroît de 234 %, alors que l'espace occupé n'augmente que de 138 %. Les cadres restreints du mode de production des petits producteurs ne sont plus suffisants pour assurer l'existence des Canadiens, en raison des obstacles qu'imposent à son développement la domination du capitalisme commercial et la politique coloniale. Il ne

réussit plus à assurer la reproduction sociale, et les paysans commencent à émigrer soit vers les villes, soit vers les États-Unis. Le Bas-Canada n'arrive plus à satisfaire ses besoins alimentaires et commence à dépendre, pour sa subsistance, des importations de blé du Haut-Canada et des États-Unis. Il en résulte une paupérisation de la masse paysanne. Cette situation économique désastreuse, en plus de provoquer le mécontentement des paysans, menace directement la base économique de la petite bourgeoisie professionnelle qui ne parvient plus à vendre ses services aux agriculteurs appauvris.

Durant cette période, le bois remplace les fourrures comme produit dominant de l'économie. Dès 1815, les exportations de bois équarri connaissent une hausse vertigineuse qui s'explique par la politique protectionniste britannique, c'est-à-dire par l'imposition en Angleterre de droits d'entrée très élevés pour le bois de l'Europe du Nord, et par le blocus continental décrété par la France de Napoléon Bonaparte, dont l'effet est de rendre aléatoires les sources d'approvisionnement traditionnelles de la Grande-Bretagne situées sur la Baltique. Cette situation suscite un transfert des capitaux anglais vers le Bas-Canada, qui seront investis dans l'exploitation des ressources forestières. Le commerce du bois connaît une très forte expansion et fournit les devises nécessaires à l'importation des denrées et des produits manufacturés, il procure aux capitalistes des bénéfices susceptibles d'être réinvestis, il assure au gouvernement les revenus nécessaires au financement des travaux publics, il offre aux paysans les emplois dont les privait la crise agricole.

Transformations de la structure sociale

Ces bouleversements favorisent l'émergence d'une classe de grands capitalistes, le déclin des grands propriétaires terriens et des marchands-aventuriers de la fourrure, la

formation d'une population rurale misérable et l'émergence de la petite bourgeoisie professionnelle. Ces transformations entraîneront un réalignement des rapports de force et des alliances.

Les membres de la nouvelle élite canadienne, les notaires, avocats, médecins, petits entrepreneurs, sont issus du peuple. L'origine rurale de cette élite explique en partie son pouvoir et son prestige. Ils sont pour la plupart fils de paysans qui ont fait instruire leurs enfants dans les écoles et collèges. L'éducation et la politique sont pour eux les seules voies de promotion sociale, car les autres domaines d'activité leur sont fermés. Ces jeunes gens instruits aux espoirs grandioses ne trouvent pas de travail. La société canadienne ne peut les intégrer et répondre à leurs aspirations car le génie, l'armée, la marine et l'administration sont pour eux des carrières interdites, réservées à l'élite anglaise de la structure sociale colonisatrice. Frustrés dans leurs aspirations, menacés économiquement par l'engorgement du secteur des services et par la crise agricole qui affecte leur clientèle, ces jeunes professionnels prennent conscience de leurs intérêts et trouvent dans la politique un débouché où ils exerceront leurs talents et imposeront leur leadership et leur vision du monde, qui correspond provisoirement aux intérêts des habitants.

Cette petite bourgeoisie s'oppose au régime existant et à l'aristocratie cléricale. Elle est démocrate et cherche à s'emparer du pouvoir politique en s'appuyant électoralement sur le peuple. Elle s'oppose aussi à la bourgeoisie marchande anglaise et donnera naissance au nationalisme canadien-français. En plus de contrôler l'Assemblée, elle établit sa suprématie politique en faisant du journalisme une arme de combat politique et idéologique.

Elle préfère s'appuyer sur le peuple parce que ce dernier lui fournit son assise économique.

C'est le paysan qui paie les services du notaire, de l'avocat, du médecin et du petit marchand, de sorte que ces derniers se doivent de défendre les intérêts économiques des paysans. Le pouvoir politique doit servir le développement de l'agriculture alors que, pour les capitalistes anglophones, il devait servir le commerce. Durant cette période, on assiste donc à un conflit social majeur. Toutes les luttes parlementaires qui suivront portent la marque de cet antagonisme. Elles perdureront durant trois décennies pour aboutir à la Rébellion des patriotes de 1837-1838.

Sources

Lemieux, Frédéric. *Dictionnaire des parlementaires du Québec de 1792 à nos jours*, Les Publications du Québec, 3^e édition, 2009, 842 pages, p. 384 et 488.

Monière, Denis. *Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours*, Québec/Amérique, 1977, p. 361-370.

Wikipédia. Troisième législature du Bas-Canada

Wikipedia. Sir Robert Shore Milnes

Lire l'histoire

Jean-Louis Bertrand

The Eastern Township A Pictorial Record

**Charles P. deVolpi
and
Philip H. Scowen**

**Dev-Sco Publication Ltd.
Montreal – Canada – 1962**

Foreword by Edgar A. Collard, Editor, Montreal Gazette

In this book, M^r. Charles deVolpi and M^r. Philip H. Scowen have carried out a most timely and useful service to history by drawing up a

catalogue, with their notes and comments, of the prints of the Eastern Townships published between the 1830's and the 1880's. As 109 (plus 12 associated items) have been reproduced, the reader of the book may view this part of Canada in a new dimension, going back through time itself.

The half-century covered by this book was one alive with change. At the beginning of this period the Eastern Townships were part of the old colony of Lower Canada. During the middle years they were part of the new colony formed when Upper and Lower Canada were joined under a single government. In the last years of the period the Townships became part of the Province of Quebec, in the new Dominion of Canada.

This rapid pace of constitutional development was matched by changes in many other ways. In these fifty active years the Townships developed their agriculture, their industries, their railways, their churches, schools and colleges. They even had their own battlefield (as those prints show) in the Fenian Raid of 1870.

It was also a great half-century in the history of prints. In the 1830's photography was unknown, and the various types of prints were the only means of publishing the artist's work. During this period photography was invented. The print, however, held much of its importance, though photography was rivalling it as a swifter means of capturing the face of the countryside.

Yet the old prints have qualities that photographs cannot provide. They not only depict scenery, buildings and people; they reveal them in the manner and fashion of the period. The prints themselves are period pieces, quite as much as what they record. And they are of interest, not least, for the way each reveals a something of the artist whose work they reproduce.

Edgar A. Collard

Example of illustration, plate 44



VIEW FROM SUGAR LOAF LOOKING NORTH LAKE MEMPHREMAGOG

BY JOHN HENRY BUFFORD, LITHOGRAPHER (1810-1870)

John Henry Bufford

Born at Portsmouth, New Hampshire, 1810 and died at Roxbury, Massachusetts, 1870. Bufford was a popular and successful artist in his day. He also made drawings of disasters, a precursor to the newspaper photograph. Born in Portsmouth, New Hampshire, Bufford apprenticed in Boston and, by 1835, moved to New York, where he opened a lithography business. As an engraver, Bufford was dedicated to replicating faithfully the work of other artists. His own work after 1840, however, took on a sketchy, shorthand duality. With tastes already beginning to shift toward a photographic naturalism.

Wikipedia

Histoire des Cantons de l'Est

**Jean-Pierre Kesteman,
Peter Southam et Diane Saint-Pierre,
Institut québécois
de recherche sur la culture**

**Les Presses de l'Université Laval, 1998,
831 pages**

Extrait de l'introduction générale, page 27 :

« Cette synthèse d'histoire des Cantons de l'Est est divisée en quatre parties. La première présente les données géographiques et historiques qui ont marqué le territoire avant le début du peuplement non amérindien à la fin du XVIII^e siècle. Un chapitre présente le cadre physique de la région et un autre le rôle qu'elle a joué dans l'espace amérindien du nord-est du continent.

La deuxième partie, intitulée *Des townships à l'accent américain*, couvre la période qui s'étend de 1783 à 1840. Trois chapitres sont consacrés respectivement au peuplement, à l'économie et à la société de cette époque pionnière.

C'est une durée de huit décennies (1840-1920) qui est examinée dans la troisième partie. Cinq chapitres analysent cette période marquée par le développement ferroviaire, par l'industrialisation et par l'urbanisation. Ils sont successivement consacrés à la démographie, aux ressources naturelles, au capitalisme industriel, à la société et aux institutions, aux phénomènes culturels.

Enfin, la quatrième partie rend compte des ajustements et des transformations de la région au XX^e siècle, plus particulièrement du début des années 1920 à nos jours. En écho aux thèmes abordés dans la partie précédente, cinq chapitres portent eux aussi sur la

démographie, sur les ressources naturelles, sur l'économie de transformation et des services, sur la société et les institutions et, enfin, sur la vie culturelle. »

Cette œuvre est un ouvrage essentiel pour connaître l'histoire des Cantons de l'Est. Il s'agit de la première étude historique d'ensemble sur nos Cantons. Le texte de lecture facile est complété par des cartes, des tableaux de statistiques, des photographies d'archives, des références annotées et un index détaillé.

La conclusion des historiens nous place au cœur de l'itinéraire régional qui est aussi celui du canton de Potton :

« Comme pour tout personnage dont on écrit la biographie, les auteurs ont forcément relevé l'importance de l'évolution et des transformations que la région a subies au cours de sa vie historique. Mais ce personnage, parce qu'il est un espace dans le temps, un espace-temps, doit aussi être regardé comme un être dont les frontières et dont la zone d'influence sont changeantes, diverses, parfois multiples.

(...) L'explication historique, qui tente de comprendre des phénomènes complexes mais vivants puisque subis ou causés par des personnes, se doit d'introduire la vie, le mouvement et la dynamique dans ce tableau. Ce faisant, nous pensons que les Cantons de l'Est correspondent davantage à un champ où se sont superposées et où ont interagi les forces de trois ensembles historiques de poids et d'intensité variables : les États de la Nouvelle-Angleterre, un Dominium britannique qui se mue en État canadien, une société canadienne-française en survivance d'abord, en affirmation ensuite. Boston, Montréal et Québec peuvent symboliser la triple source de ces jeux de force. » Extraits, pages 733-734.

Ce livre est disponible à la bibliothèque municipale de Potton.

L'ASSOCIATION DU PATRIMOINE DE POTTON
PRÉSENTE

**LES PAYSAGES DE POTTON
UN BIEN CULTUREL COLLECTIF**

**UNE EXPOSITION DE PHOTOS
À LA GRANGE RONDE DE MANSONVILLE**

**LES SAMEDIS DU 21 JUIN AU 11 OCTOBRE 2014
DE 10 H À 15 H
LES DIMANCHES DU 22 JUIN AU 12 OCTOBRE 2014
DE 10 H À MIDI**

ENTRÉE GRATUITE

POTTON HERITAGE ASSOCIATION
PRESENT

**THE LANDSCAPES OF POTTON
OUR COLLECTIVE CULTURAL HERITAGE**

**AN EXHIBITION OF PHOTOS
AT THE MANSONVILLE ROUND BARN**

**SATURDAYS FROM JUNE 21ST TO OCTOBER 11TH, 2014
10 A.M TO 3 P.M.
SUNDAY FROM JUNE 22ND TO OCTOBER 12TH, 2014
10 A.M. TO NOON**

FREE ADMISSION



OWL'S HEAD

LA MONTAGNE MAGIQUE, VUE DU CHEMIN WHITE - THE MAGIC MOUNTAIN, FROM CHEMIN WHITE

**CHARGÉ DE PROJET - HANS WALSER - PROJECT MANAGER
COLLABORATION : JEAN-MARC BOURGEOIS, ANGÈLE HÉBERT, RALPH MILOT**

NOS PARTENAIRES – OUR SPONSORS



**La Municipalité
du Canton de Potton
Municipality of the
Township of Potton**



Association du patrimoine de Potton

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



Potton Heritage Association

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

LISTE DES IMPRIMÉS DISPONIBLES

DÉPLIANTS

- Cyclo-route Potton, 1995
- Dunkin, 2011
- Highwater, 2011
- Knowlton Landing, 2010
- La grange ronde de Mansonville, 2013
- La route des cimetières
Un hommage à nos ancêtres, 1995
- Le patrimoine religieux de Potton, 2011
- Owl's Head, 2010
- Pont de la Frontière, 2009
- Vale Perkins, 2011
- Vorokhta, 2010

BROCHURES

- Incomparable Potton, 2013
- Le patrimoine bâti de Potton
The Heritage of our Buildings, 2013
- Les paysages de Potton
Un bien culturel collectif
The Landscapes of Potton
Our collective cultural heritage, 2014
- Un canton à découvrir Potton
Yours to discover, 2010
- Une promenade au village Mansonville
A walking tour, 2007 et 2011

LIVRES

- *Place Names of Potton and More*, 2013
- Répertoire toponymique de Potton
Un patrimoine à découvrir
et à parcourir, 2009
- Une promenade au village de
Mansonville, 1995

REVUE HISTOIRE POTTON HISTORY

- Volume 2 – Numéro 1 Printemps 2014
- Volume 2 – Numéro 2 Automne 2014

SUR NOS SITES WEB

WWW.PATRIMOINEPOTTON.ORG

WWW.POTTONHERITAGE.ORG

REVUE HISTOIRE POTTON HISTORY

- Volume 1 – Numéro 1 Printemps 2013
- Volume 1 – Numéro 2 Automne 2013

LIVRES

- Potton d'antan
Yesterdays of Potton, 1997

DÉPLIANTS NUMÉRISÉS

Disponibles en format pdf

Ordre chronologique de publication

- Grange ronde de Mansonville, 2012
- Dunkin, 2011
- Highwater, 2011
- Le patrimoine religieux de Potton, 2011
- Vale Perkins, 2011
- Knowlton Landing, 2010
- Monastère russe, 2010
- Owl's Head, 2010
- Vorokhta et la chapelle ukrainienne
Saint-Jean-Baptiste, 2010
- Pont de la Frontière, 2009

**La revue accepte de recevoir pour publication
des articles qui concernent
le patrimoine de Potton.**

***Reader contributions about the history and
heritage of Potton and its families
are welcomed.***

C.P. 262, Mansonville (Québec) J0E 1X0
